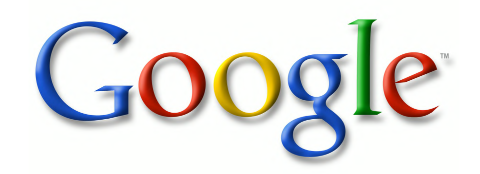


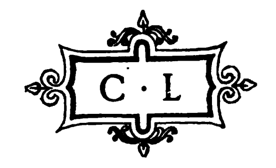

R
UP R


HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
IN NOV ANG
ACADEMIA
CHRISTO
ECCLESIAE

LOUIS DE GRAMONT

SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892

Prix : 2 fr. 50

SIMONE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur la scène du Théâtre-Libre, le 28 avril 1892.

DU MÊME AUTEUR

Théâtre.

BRITANNICUS ET L'INTIMÉ, à-propos en un acte, en vers.
OTHELLO, traduction en cinq actes, huit tableaux, en vers.
ROLANDE, pièce en quatre actes.
ESCLARMONDE, opéra en quatre actes, huit tableaux.
LUCIENNE, drame en cinq actes.
UNE FEMME DE TÊTE, comédie en un acte.

Romans.

L'IDÉE FIXE.
LOULOU.
LA LOCATAIRE DE MADAME BIOU.

Nouvelles.

DOCUMENTS HUMAINS.

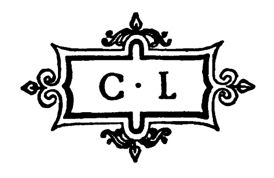
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 9242-4-92.

SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

LOUIS DE GRAMONT



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

PERSONNAGES

PIERRE DE STAMPES	MM. CHRISTIAN.
LUCIEN MAURYAS	GRAND.
LE DOCTEUR DUGAST	GÉMIER.
SIMONE, COMTESSE DE STAMPES.	Mmes HENRIOT.
ROSE MAURYAS.	THÉVEN.
LA BARONNE DE CHAUVIÈRES. .	BARNY.
LA PRINCESSE IRÈNE DANESCO.	ZAPOLSKA.
MADAME DE NAULES	DAUVILLE.
MADAME DILMER.	IRMA PERROT.
JULIE.	FLEURY.

DOMESTIQUES.

Paris, de nos jours. Le premier acte se passe en hiver; les deux autres au printemps.

SIMONE

ACTE PREMIER

Chez M. de Stampes. Un salon, s'ouvrant, au fond, sur une espèce de vaste antichambre, sur laquelle est censé donner l'appartement de Pierre. A droite, premier plan, une cheminée; près de cette cheminée, un canapé, une table, des sièges. Au deuxième plan, porte de l'appartement de Simone, A gauche, premier plan, une table. Bureau. Fenêtres. Piano, au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHAUVIÈRES, puis le DOCTEUR DUGAST

Au lever du rideau, Madame de Chauvières est seule dans le salon, assise devant le guéridon, elle feuillette une revue, distraitement comme quand on lit pour tuer le temps avec une préoccupation étrangère à sa lecture. Cette préoccupation se trahit par ceci que de temps à autre elle pose sa revue et lève les yeux vers la porte de l'appartement de Simone. Cette porte finit par s'ouvrir et le docteur Dugast entre. Aussitôt qu'il paraît, Madame de Chauvières pose sa revue et dit :

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien, docteur?

DUGAST, allant à elle.

Eh bien, madame?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Comment trouvez-vous Simone ?

DUGAST.

Heu ! Heu ! ni bien, ni mal.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Enfin, qu'est-ce qu'elle a ?

DUGAST.

Ma foi, je n'en sais trop rien, madame de Stampes est, comme toujours, agitée, capricieuse, irritable. Elle souffre vaguement. Mais elle n'a rien de précis. Ce sont les nerfs.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Dites-moi... je me suis demandé une chose, ce nouveau parfum dont ma nièce fait un usage immodéré...

DUGAST.

Ah ! la magnoliane.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Oui, c'est une odeur si violente, si entêtante... ça ne serait pas ça qui lui donnerait ces migraines dont elle se plaint ?

DUGAST.

Oh ! non... Voyez-vous, le cas de madame Stampes...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Chut ! La voici !

La porte de droite s'est ouverte. Simone est apparue sur le seuil, en une toilette d'intérieur à demi négligée.

SCÈNE II

MADAME DE CHAUVIÈRES, DUGAST, SIMONE

SIMONE.

Ah ! vous êtes encore là, docteur ? cela se trouve bien : J'ai oublié de vous demander quelque chose.

DUGAST.

Quoi donc, madame ?

SIMONE.

Une ordonnance.

DUGAST.

Mais je vous en ai laissé une.

SIMONE.

Oh ! des remèdes... anodins... de vulgaires calmants. Ne pourriez-vous me donner quelque chose de plus efficace ?

DUGAST.

Je ne vois pas trop...

SIMONE.

Par exemple... un peu de morphine.

DUGAST.

De la morphine ?

SIMONE, *très câline.*

Il me semble que ça me ferait du bien.

DUGAST.

Ce n'est pas mon avis.

SIMONE.

Vous m'en avez déjà donné.

DUGAST.

Oui, l'an dernier, pour mettre un terme à des douleurs nerveuses... intolérables... mais ces douleurs ayant disparu, je ne vois pas la nécessité de vous faire contracter une habitude funeste.

SIMONE.

Oh! funeste. Voyez la princesse Irène Danesco, elle en prend constamment, de la morphine, et ne s'en porte pas plus mal.

DUGAST.

Patience! vous verrez où ça la conduira. Et puis, je vous conseille de parler de la princesse Danesco et de prendre modèle sur elle! Une détraquée, qui a tous les vices possibles. L'usage de la morphine, chez elle, n'est qu'une dépravation de plus.

SIMONE.

Vous arrangez bien vos clientes.

DUGAST.

Madame Danesco n'est plus ma cliente. Je n'ai pas voulu me prêter à ses exigences pharmaceutiques et elle m'a retiré sa confiance, ce dont j'ai été ravi.

SIMONE.

Bref, à moi aussi vous refusez?

DUGAST.

Carrément.

SIMONE, boudant.

Ce n'est pas gentil. Il est inutile que j'insiste ?

DUGAST.

Tout à fait inutile.

SIMONE.

Alors, adieu. Il faut que je m'habille.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il est temps !

Simone rentre chez elle.

SCÈNE III

DUGAST, MADAME DE CHAUVIÈRES.

Sur la sortie de Simone, ils échangent un regard où se traduit l'impression que leur causent les paroles de la jeune femme. Moment de silence, puis, reprenant la conversation au point où l'arrivée de Simone l'a interrompue :

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Vous disiez, docteur ?

DUGAST.

Je disais... Ah ! je disais : le cas de madame de Stampes me paraît être comme celui de beaucoup de jeunes femmes du monde... essentiellement conjugal.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

En vérité (Signe affirmatif de Dugast) ? Vous me désolez, docteur.

DUGAST.

Pourquoi ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Dame ! c'est moi, vous le savez, qui ai pris soin de Simone. Quand elle est sortie du couvent, je lui ai cherché un mari. Le comte Pierre de Stampes m'a paru réunir toutes les conditions désirables. Ce n'est ni un jouvenceau ni un adonis, mais c'est un homme sérieux, dans toute la force de l'âge et toute la maturité de la raison, un bon gentilhomme et un galant homme, riche avec cela, ayant en Sologne de belles propriétés. Simone l'a épousé et moi je me suis retirée dans ma terre des Fondrettes, dans le Loiret. Le mois dernier, je viens à Paris passer quelques jours auprès de ma nièce et je la trouve plus nerveuse et plus fébrile que jamais; aussi, ai-je insisté pour qu'elle vous appelât et vous demandât une consultation sérieuse. Et, suivant vous, j'aurais eu tort de la donner à M. de Stampes ?

DUGAST.

Ma foi, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? (S'asseyant.) Madame votre nièce ne présente aucun symptôme d'aucune maladie caractérisée. Ne sommes-nous pas fondés à conclure qu'elle est tout simplement... mariée ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Assurément, il y a dans cette maison une chose que je n'aime pas. L'appartement de Simone est ici... et celui de son mari est là.

DUGAST.

Sans doute, il en est de même chez tous les gens riches, mais je crois que cette séparation est partout fâcheuse. Elle empêche l'entente en matière d'affection : de là de continuels malentendus, des froissements, des désaccords, ou, si vous aimez mieux, un manque d'accord.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Pourtant, M. de Stampes a quinze ans de plus que Simone. Il a vécu. Il doit connaître les femmes.

DUGAST.

Dites qu'il a connu des femmes. Ça ne prouve pas qu'il connaisse les femmes, ni la femme, ni sa femme. On peut avoir tenu entre ses mains une infinité de violons et ne pas savoir en jouer. M. de Stampes sait-il jouer du violon? Tout est là! Et encore, quand je dis tout est là, je me trompe. Un artiste peut prendre son violon quand bon lui semble, ça est égal au violon. Mais l'amour est quelque chose d'un peu plus compliqué que la musique. Ayez donc affaire à un violon qui a une intelligence, des sentiments, des désirs, des répugnances, qui veut et ne veut pas... C'est le diable pour s'en tirer. (Levé et passant devant la cheminée.) Maintenant, qu'est-ce au juste qui énerve madame de Stampes? Certaines femmes sont malheureuses parce que leurs maris ne se montrent pas assez tendres envers elles. D'autres, et c'est le plus grand nombre, croyez-le bien, quoique les romanciers et les vaudevillistes prétendent le contraire, trouvent qu'ils le sont beaucoup trop. Dans laquelle de ces deux catégories faut-il ranger votre nièce, je n'en sais rien. Et je ne peux pas le lui demander. Un médecin est un peu un confesseur; mais croyez-vous que l'on dise à son confesseur absolument tout? certes, non. A son médecin, encore moins. D'ailleurs, madame de Stampes n'a pas vécu, elle; vous l'avez remise à son mari, innocente et pure...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Je vous l'ai dit, elle sortait du couvent.

DUGAST.

Ah!... n'importe!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Comment ! n'importe ? Vous plaisantez !

DUGAST.

Point du tout. Il y a toujours une différence entre la jeune fille qui n'a jamais quitté le toit familial et celle qui a passé par le couvent, la pension ou le lycée. Dans toute réunion de petites demoiselles, il en est toujours de précoces, de particulièrement futées, à qui un mot, une lecture a ouvert l'entendement et qui font volontiers part aux autres de leurs méditations et de leurs découvertes. Mais il ne s'agit là que d'une instruction théorique. Or, il est des points dont on ne peut se rendre compte que par une expérience personnelle. En admettant que madame de Stampes ne fût pas absolument naïve...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Ce n'était certainement pas une Agnès.

DUGAST.

En tout cas, elle était inexpérimentée. Donc, elle peut fort bien souffrir sans trop savoir pourquoi.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Comment le découvrir ?

DUGAST.

A vous elle fera des confidences qu'elle ne me fera pas. Saisissez une occasion, questionnez-la adroitement et tâchez de conclure.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

J'essaierai. On vient, ce doit être M. de Stampes.

DUGAST, repassant.

Ah ! tant mieux ! je m'en vais toujours lui donner quelques bons avis.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Sur la manière de jouer du violon?

DUGAST.

Vous l'avez dit!

Pierre entre par l'antichambre.

SCÈNE IV

MADAME DE CHAUVIÈRES, DUGAST, PIERRE

PIERRE, entrant.

Docteur, enchanté de vous voir!

DUGAST.

Moi aussi.

PIERRE.

Bonjour, baronne. (A Dugast.) Je suis revenu ici entre deux rendez-vous d'affaires dans l'espérance de vous trouver encore. Vous avez vu Simone?

Madame de Chauvières se retire à l'écart, fait de la tapisserie, puis sort au milieu de la scène et rentre à la fin.

DUGAST.

Oui.

PIERRE.

Eh bien? Elle n'a rien, n'est-ce pas, une simple indisposition, pas d'inquiétude à avoir?

DUGAST.

Aucune! Il faut à madame de Stampes des soins, du calme, quelques précautions, voilà tout.

PIERRE.

Bon ! Je suis aise de ce que vous me dites. D'abord parce que j'aime Simone comme on doit aimer sa femme, ensuite parce que... moi, je n'étais pas inquiet... mais la baronne avait fini par me troubler un peu. Si bien que je remettais de jour en jour un voyage indispensable. Il faut que j'aille dans mes terres donner le coup d'œil du maître et conclure des transactions qui ne peuvent se terminer sans moi. Je vois avec plaisir que je pourrai bientôt partir.

DUGAST.

Ah ! je ne dis pas cela. Je crois au contraire que vous ferez mieux de choisir un autre moment pour vous absenter.

PIERRE.

Pourquoi cela, puisque Simone n'est pas malade.

DUGAST.

Elle n'est pas malade assurément, mais elle est en bonne disposition pour le devenir et elle le deviendra d'autant plus aisément que vous la laisserez seule. Madame de Stampes me paraît avoir besoin que vous soyez là près d'elle, tout près d'elle, le plus près possible... Tenez, même ici, même quand vous êtes à Paris, je vous trouve loin de votre femme et je ne sais si votre éloignement n'est pas une des causes de son état de nervosisme.

PIERRE.

De quel éloignement parlez-vous ? Nous vivons sous le même toit.

DUGAST.

Mais vous avez des appartements séparés.

PIERRE.

En effet ! Et c'est là, à mon humble avis, la meilleure façon

d'organiser la vie commune, la seule qui maintienne dans les relations entre époux le décorum nécessaire ; qui permette au mari de conserver toujours une certaine dignité vis-à-vis de sa femme et de ne jamais se montrer à elle sous un aspect désavantageux ou ridicule. Mais vous vous tromperiez en supposant que cette séparation ait la moindre influence sur les témoignages de tendresse que je puis offrir à ma femme. (S'asseyant.) Bien que frisant la quarantaine, je ne suis pas un homme usé ! La chambre de Simone est demeurée la chambre conjugale et je lui en demande fréquemment l'accès, qu'elle ne m'accorde pas toujours. Par conséquent, si l'un de nous deux a quelquefois à se plaindre de la froideur de l'autre, ce n'est pas madame de Stampes.

Madame de Chauvières sort.

DUGAST, s'asseyant.

Mon cher comte, je suis persuadé que vous êtes encore aussi jeune qu'à vingt ans, mais ce que vous me dites me rappelle un mot de Balzac.

PIERRE.

Lequel ?

DUGAST.

Celui-ci : « La puissance ne consiste pas à frapper fort et souvent, mais à frapper juste. »

PIERRE.

Balzac a dit cela ?

DUGAST.

Mon Dieu, oui !

PIERRE.

Ah ! c'est bien possible ! Mais j'avoue ne pas saisir en quoi cette maxime peut s'appliquer à mon ménage,

DUGAST

Elle s'applique à tous les ménages, mon ami. (Levé.) Voyez-vous, il faut avec les femmes beaucoup de tact et d'habileté, c'est tout un art, et un art très subtil que de donner satisfaction à toutes leurs aspirations, raisonnées ou inconscientes. Vous n'êtes peut-être pas très observateur ?

PIERRE.

Oh ! pas du tout !

DUGAST, passant derrière la table.

Néanmoins, il y a dans votre ménage un fait qui a dû vous frapper.

PIERRE.

Lequel ?

DUGAST.

C'est que vous n'avez pas d'enfants.

PIERRE.

Ça, assurément... Si j'en avais, je m'en serais aperçu.

DUGAST.

Madame de Stampes vous l'aurait fait savoir. Eh bien, mon cher, les femmes ont deux joies ici-bas : la maternité, l'amour. La nature a refusé la première à madame de Stampes, ne lui refusez pas la seconde.

PIERRE.

Mais...

DUGAST.

Oui ! Vous me dites que vous la lui prodiguez et je veux vous croire, mais cela importe fort peu... ce qui importe... Écoutez... Il y avait une fois un poisson...

PIERRE.

Hein ?

DUGAST, devant la table.

... Un poisson dont la chair constituait un aliment utile et des plus hygiéniques, si j'ose m'exprimer ainsi. Cependant, personne n'en mangeait avec plaisir. Pourquoi? Parce qu'on ne savait pas le faire cuire. Un jour, un cuisinier émérite inventa une sauce pour l'accommoder. Cette sauce était délicieuse et la sauce fit passer le poisson, et depuis tous ceux qui en mangèrent s'en léchèrent les doigts.

PIERRE, se levant.

Qu'est-ce que vous me chantez, docteur?

DUGAST.

C'est un apologue, mon cher, et je vous engage à le méditer. Croyez-moi, ne négligez pas les accommodements, les condiments et les sauces. Et soyez bien convaincu que pour être heureux en ménage mieux vaut de la sauce sans poisson que du poisson sans sauce.

Madame de Chauvières rentre.

PIERRE, allant et venant.

Halte-là! Je vous entends enfin. Vous avez, je le vois, des théories qui ne sont pas les miennes. Vous voulez introduire la passion dans le mariage. Je crois, moi, qu'elle y serait funeste. Jamais on ne me fera croire qu'on doive en aucun cas traiter sa femme comme une maîtresse. On doit l'aimer pour soi et non pour elle. Si d'aventure elle devient nerveuse, curieuse, on doit se garder de donner une forme précise à ses rêves indistincts. Et si le mal persiste et s'aggrave, eh bien, vous êtes là, docteur, pour ordonner les remèdes nécessaires.

DUGAST.

Je viens de prescrire à madame de Stampes ceux qui me paraissent convenir à son état, mais j'avais cru devoir ajouter pour vous quelques avis.

PIERRE.

Permettez-moi de suivre vos ordonnances et de ne pas suivre vos conseils.

DUGAST.

Prenez que je n'ai rien dit.

PIERRE.

Ainsi ferai-je.

DUGAST.

Au revoir, mon cher comte!

PIERRE.

Je vous salue.

DUGAST, à madame de Chauvières qui vient de rentrer.

Baronne! (A mi-voix.) Eh bien ! je m'en étais douté : il ne sait pas jouer du violon.

SCÈNE V

PIERRE, MADAME DE CHAUVIÈRES.

PIERRE.

Vous avez entendu ma conversation avec Dugast?

MADAME DE CHAUVIÈRES, assise.

Pas en entier.

PIERRE.

C'est stupéfiant ! Les médecins aujourd'hui sont d'une inconvenance ! d'une indiscrétion ! Ils se croient tout per-

mis, d'honneur ! Ils prétendent vous régenter jusque dans votre alcôve! celui-là est un ami, je ne dis pas, mais c'est égal, m'est avis qu'il passe les bornes. Même, il n'est pas possible qu'il ait pris une pareille démarche sous son bonnet. Il faut que Simone lui ait dit... je ne sais quelles extravagances. (Allant à la porte de l'appartement de sa femme.) Simone ! Simone !...

SCÈNE VI

MADAME DE CHAUVIÈRES, PIERRE, SIMONE.

SIMONE. Elle est habillée.

Vous m'appelez, mon ami ?

PIERRE.

Oui, ma chère. Voudriez-vous avoir l'amabilité de m'apprendre ce que vous avez pu dire à Dugast?

SIMONE.

Moi ? Rien du tout !

PIERRE.

Comment ?

SIMONE.

Mais non. Ma tante et vous, vous étiez inquiets de ma santé. Vous l'avez fait venir. Il m'a vue. Il m'a posé diverses questions.

PIERRE.

Lesquelles ?

SIMONE.

Il m'a demandé si j'avais de l'appétit, si je dormais bien si je n'éprouvais aucun malaise, si je... (assise); enfin les questions que les médecins posent à toutes les femmes.

PIERRE.

Et vous lui avez répondu ?

SIMONE.

Sans doute !

PIERRE.

Mais quoi ?

SIMONE.

Eh bien... oui... non... suivant la question.

PIERRE.

Vous m'étonnez.

SIMONE.

Pourquoi ?

PIERRE.

Parce que Dugast vient de me tenir à propos de vous un langage tellement extraordinaire qu'il me paraît impossible que ce langage ne lui ait pas été inspiré par vous. Vous avez dû lui faire entendre des récriminations que rien ne justifie, vous poser à ses yeux en femme incomprise ou mal comprise, m'accuser de ne pas vous rendre suffisamment heureuse.

SIMONE.

Moi, j'ai dû dire ça ?

PIERRE.

Oui, vous. Eh bien, j'estime que vous n'avez rien à désirer et j'ajoute que pour ma dignité et pour la vôtre de

pareilles scènes ue doivent pas se reproduire. Écoutez-moi bien, Simone. Le mariage est l'association pour la vie de deux individus du même monde; il doit être basé sur une estime réciproque et garder de la retenue jusque dans les intimités; si vous avez cru voir dans le mariage autre chose, si vous avez pensé y trouver la satisfaction de je ne sais quelles curiosités malsaines, éveillées en vous par la littérature détestable d'aujourd'hui ou par les conversations de femmes aux trois quarts folles comme la princesse Danesco, vous vous êtes trompée, je vous en avertis. Ce n'est pas moi qui me prêterai jamais à une altération pareille du caractère essentiellement correct et calme du mariage. Jamais je ne tolérerai que chez moi on dénature une institution sacrée jusqu'à en faire la honteuse parodie et comme la régularisation du libertinage. Ceci soit dit une fois pour toutes. Au revoir.

Il sort.

SCÈNE III

MADAME DE CHAUVIÈRES, SIMONE.

SIMONE, stupéfaite et le regardant sortir.

Il est fou. (A sa tante.) Qu'est-ce qui lui prend ? Pouvez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie ? Mais c'est que je n'ai absolument rien dit au docteur.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il y a un malentendu. M. Dugast a cru devoir donner à ton mari quelques avertissements à ton sujet. Et, comme

ces avertissements sont d'une nature assez délicate, Pierre s'est imaginé que c'était toi qui les avais suggérés au docteur. Il paraît qu'il n'en est rien. Voilà tout.

SIMONE.

Mais quels avertissements ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tu le devines bien.

SIMONE.

Du tout.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Des conseils relatifs à la vie conjugale.

SIMONE.

Ah ! (Se levant.) M. Dugast a engagé mon mari à me laisser tranquille !

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Au contraire.

SIMONE.

Comment, au contraire ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Mais oui ! Il a engagé Pierre à redoubler envers toi de tendresse, d'ardeur...

SIMONE.

Ah ! Dieu du ciel ! ah ! bien merci ! comment le docteur s'est imaginé que je ne trouvais pas mon mari assez empressé auprès de moi et que c'est là ce qui me rendait nerveuse et agitée ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Ah !... ce n'est pas cela ?

SIMONE.

Pas le moins du monde. Je trouve au contraire Pierre beaucoup trop empressé. C'est là ce qui m'ennuie, m'irrite et m'exaspère. Le docteur s'est trompé du tout au tout.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Peut-être !

SIMONE.

Consultez donc de grands médecins! Comment! il s'est figuré!... (Assise.) Ah! la bonne plaisanterie! Ah çà, il ne sait donc rien?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Mais tu n'aimes donc pas ton mari?

SIMONE.

Aimer! Est-ce que cela existe, l'amour! Pierre est un gentleman accompli, il est bien élevé, c'est un homme du monde. Je l'estime beaucoup, mais quant à l'aimer, non. Il est agréable comme causeur, comme compagnon, à table, au bois, au théâtre, mais comme mari, il m'est indifférent, et il me fatigue.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

C'est là l'effet qu'il te produit?

SIMONE.

C'est l'effet que tous les maris produisent à leurs femmes.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Ah! par exemple, tu ne me feras pas croire cela.

SIMONE.

Non! Eh bien, informez-vous... et vous verrez! Tenez, voici deux de mes amies, qui vous diront la même chose que moi.

SCÈNE VIII

MADAME DE CHAUVIÈRES, SIMONE, MESDAMES DILMER, DE NAULES.

Simone va au-devant d'elles.

MADAME DE NAULES.

Bonjour, chère!

MADAME DILMER.

Bonjour, mignonne! (A madame de Chauvières.) Baronne... Charlotte et moi, nous sommes venues prendre de vos nouvelles, on nous a dit que vous n'étiez pas bien.

SIMONE.

Oh! ce n'est rien! Ça va mieux (On s'assied.) Comment avez-vous su que j'avais été souffrante?

MADAME DE NAULES.

On nous l'a dit hier chez la princesse Danesco, où l'on a beaucoup remarqué et regretté votre absence.

SIMONE.

En effet, je n'étais pas bien, et je lui avais écrit un mot pour m'excuser.

MADAME DILMER.

C'est ce qu'elle nous a dit. Vous allez la voir probablement. Elle a annoncé l'intention de passer chez vous.

SIMONE.

Du reste je ne tiens pas à aller beaucoup chez la princesse. Elle est séparée de son mari, et l'on dit même qu'elle a été expulsée de Russie à la suite d'une histoire à laquelle était mêlée je ne sais quelle actrice... on lui attribue les idées les plus étranges.

MADAME DE NAULES.

Bah! On dit tant de choses. Irène est une excentrique, voilà tout. D'ailleurs, tout le monde fréquente chez elle.

SIMONE.

On s'y est amusé hier soir?

MADAME DILMER.

Comme d'habitude. Beaucoup de monde. Toute sorte de monde. Beaucoup de femmes.

SIMONE.

Et de jolies femmes?

MADAME DE NAULES.

Comme toujours.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Voici quelqu'un, je crois.

MADAME DILMER.

C'est elle!

SCÈNE IX

LES MÊMES, IRÈNE.

IRÈNE.

Bonjour, mesdames.

MESDAMES DILMER et DE NAULES.

Princesse !

IRÈNE, à Simone.

Eh bien, chère mignonne... malade?

SIMONE.

Oui, un peu... les nerfs... des insomnies.

IRÈNE.

Voulez-vous un bon remède?

SIMONE.

Lequel?

IRÈNE.

Des piqûres de morphine.

SIMONE.

On me les défend.

IRÈNE.

Vraiment ? qui donc vous soigne?

SIMONE.

Dugast!

IRÈNE.

Oh! alors!... moi plus. Je l'ai remplacé par un Américain, le docteur Madderson, qui est lui-même un fervent de la morphine et qui m'en donne tant que je veux. Si ça peut vous être agréable, je vous en apporterai.

SIMONE.

Mais oui, très volontiers.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Simone!

IRÈNE.

Oh! chère madame, c'est inoffensif.

SIMONE.

Quelques gouttes, ma tante, en cas de besoin.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Vraiment, ce n'est pas raisonnable.

IRÈNE.

Ce qui n'est pas raisonnable, chère madame, c'est de voir une femme souffrir et de ne pas remédier à ses maux. Qu'est-ce qu'il vous ordonne, Dugast?

SIMONE.

Rien! des calmants... Et puis... je vous le donne en cent, mesdames.

MADAME DE NAULES.

Quoi donc?

SIMONE.

Mon mari.

IRÈNE.

Oh!

MADAME DE NAULES.

Par exemple !

MADAME DILMER.

En voilà une idée !

SIMONE.

Oui, mesdames ; il pense que mon mari ne m'aime pas assez.

MADAME DILMER.

Bonté divine !

MADAME DE NAULES.

C'est de la démence.

IRÈNE.

Pauvre chatte ! Il veut donc votre mort ?

SIMONE.

Eh bien, ma tante, vous les entendez ?

MADAME DE NAULES.

Comment ?

SIMONE.

Ma tante ne voulait pas me croire quand je lui disais que je tenais à être le moins possible la femme de M. de Stampes.

IRÈNE.

Parbleu !

SIMONE.

Et elle me regardait comme une exception.

MADAME DILMER.

Mais point du tout.

MADAME DE NAULES.

Mais nous en sommes toutes là !

MADAME DE CHAUVIÈRES.

En vérité ?

MADAME DILMER.

Mais oui !

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Qu'y a-t-il donc de si effrayant à être aimée par son mari ?

MADAME DILMER.

C'est insupportable.

MADAME DE NAULES.

Les hommes ont une façon si égoïste de nous aimer !

MADAME DE CHAUVIÈRES.

En vérité, mesdames, c'est là votre opinion à toutes ?

MADAME DE NAULES.

C'est l'impression que nous avons retirée du mariage.

IRÈNE.

Quant à moi, avant même d'être mariée... j'avais déjà pour les hommes, pour leur ton, pour leurs manières, la plus vive antipathie. Et le peu de temps que j'ai passé avec le prince Danesco n'a pas modifié cette aversion, au contraire. Aussi, j'ai bien juré que jamais plus...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Vous me confondez !

SIMONE.

Mais enfin, ma tante... (Elle sonne. Un domestique entre.) Le thé ! (Le domestique sort. A madame de Chauvières.) Vous avez été mariée,

vous, aussi. Vous devez bien savoir à quoi vous en tenir sur l'agrément que peut procurer un mari.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Oh! moi, mon enfant, mon mariage remonte à une époque si éloignée que je ne me rappelle pas au juste... D'ailleurs, je n'ai pas été mariée longtemps. Et, tout le temps que je l'ai été, je n'avais qu'un désir: avoir un bébé. En sorte que j'aimais ton oncle, non pour lui ni pour moi, mais pour un petit être problématique... que le bon Dieu m'a refusé. J'ai eu la douleur de devenir veuve sans avoir été mère. Il est vrai que le ciel me réservait une compensation. Je n'avais pas d'enfant; il s'est trouvé que ma nièce était orpheline. Et de nos deux malheurs j'ai tâché de faire à force de tendresse un peu de bonheur pour toutes les deux.

SIMONE.

Et vous avez réussi.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Je pourrais vous renseigner sur l'art de gâter une petite fille, n'est-ce pas, Simone?

SIMONE.

Oui, ma tante.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Et de faire toutes ses volontés... mais quant à vous redire mes impressions de lune de miel, c'est trop loin, je les ai oubliées... D'ailleurs, mesdames, je ne dis pas que vos maris n'aient point des torts, qu'ils ne manquent pas d'adresse et de délicatesse...

MADAME DILMER.

Ah! oui, je vous assure

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Le mien n'était peut-être pas ainsi. Et puis peut-être aussi étions-nous moins exigeantes que vous. Vous attendez du mariage trop de joies et vous lui en voulez d'être déçues. Sachez-le bien : le mot du mariage n'est pas plaisir.

SIMONE, se levant.

Mais ce pourrait être : bonheur! Et nous nous sommes aperçues que c'était : devoir... Et quel devoir!

MADAME DILMER.

Désagréable!

MADAME DE NAULES.

Pénible!

IRÈNE.

Dites : nauséabond.

On apporte le thé.

SIMONE.

Mettez ça là... (Le domestique obéit et sort. Simone sert le thé, à Irène.) Princesse...

IRÈNE.

Merci.

SIMONE, à madame de Naules.

Charlotte, une tasse?

MADAME DE NAULES.

Volontiers.

MADAME DILMER.

Merci.

SIMONE.

Et vous, ma tante?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Non, non, jamais de thé, ça m'agite.

IRÈNE, qui s'est levée et feuillette des morceaux de musique sur le piano.

Romance sans paroles! De qui est-ce, ça?

SIMONE.

Quoi donc? *Romance sans paroles?* de Mauryas.

MADAME DE NAULES.

Ah! oui... ah! Mauryas!

MADAME DILMER.

Mauryas! ah! que j'aime sa musique!

IRÈNE.

Moi aussi.

SIMONE.

Je crois bien!

MADAME DILMER.

Jouez-nous cela, princesse, voulez-vous?... (Irène Danesco se met au piano et joue.) C'est une musique... je ne saurais dire... elle vous berce et vous caresse.

SIMONE.

Elle a quelque chose d'enveloppant.

MADAME DE NAULES.

Elle est troublante.

IRÈNE.

Et suggestive!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Oh! suggestive!... Encore un de vos mots à la mode... qui ne signifient rien...

IRÈNE ET MADAME DILMER.

Mais si, mais si...

MADAME DILMER.

Il s'applique justement à la musique de M. Mauryas... Elle est... Elle est suggestive.

IRÈNE.

Elle suggère mille idées... ou plutôt des sensations... des extases... des voluptés...

SIMONE.

Enfin, mille chimères! un tas de choses qui n'existent pas.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Sceptique! je t'assure que tu te trompes.

SIMONE.

Je ne crois pas.

MADAME DE CHAUVIÈRES, à part.

Décidément, Dugast a raison. Pierre est un maladroit et un ignorant.

Irène achève le morceau.

IRÈNE.

C'est délicieux.

MADAME DILMER.

Exquis!

MADAME DE NAULES.

Vous ne le connaissez pas personnellement?

SIMONE.

Mauryas? Non.

MADAME DE NAULES.

Moi non plus.

MADAME DILMER.

Ni moi... Et vous, princesse?

IRÈNE.

Du tout... Je l'ai aperçu au théâtre.

MADAME DE NAULES.

Il ne va guère dans le monde...

MADAME DILMER.

Est-ce qu'il ne s'est pas marié dernièrement ?

SIMONE.

Si. Il a même épousé une de mes amies... la meilleure et la plus ancienne... une amie de couvent...

MADAME DE NAULES.

Vous la nommez ?

SIMONE.

Rose Vidal.

IRÈNE.

Mademoiselle Vidal? cette jeune fille que j'ai vue chez vous... une petite blonde très jolie.

SIMONE.

C'est cela même.

IRÈNE.

Et elle s'est mariée ? Pauvre petite, c'est dommage.

MADAME DE NAULES.

Oh ! avec Mauryas...

IRÈNE.

Vous croyez que celui-là...

SIMONE.

Peuh ! comme les autres.

MADAME DILMER.

Est-ce que vous l'avez vue depuis son mariage ?

SIMONE.

Rose? non. Ils sont allés faire le voyage classique, elle et son mari. Mais, dès son retour, elle viendra me voir.

MADAME DE NAULES.

Elle vous dira ses impressions.

SIMONE.

Bah! je les connais d'avance, ses impressions. M. Lucien Mauryas doit mettre dans sa musique tous les élans de son être et il ne doit rien lui rester pour sa femme.

MADAME DE NAULES.

Vous avez raison, ma chère. L'amour est une expression littéraire. Ça n'existe que dans les romans, les pièces... et la musique.

MADAME DILMER.

Eh! mais, dites donc... avec tout ça, il est cinq heures passées.

IRÈNE.

Déjà?

MADAME DE NAULES.

Partons!

SIMONE.

Vous me quittez?

MADAME DILMER.

Nous avons des courses à faire, Charlotte et moi.

SIMONE.

Vous aussi, princesse?

IRÈNE.

Oh! moi, je devrais déjà être rentrée... aussi... Mais je crois qu'il vous arrive du monde.

SIMONE.

Rose ! Comment, c'est toi? Je parlais de toi, justement.

LES TROIS FEMMES.

Ah !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTES, ROSE MAURYAS.

ROSE.

Bonjour, Simone !

Elles s'embrassent.

SIMONE.

Te voilà donc revenue ?

ROSE.

Comme tu vois ! (A madame de Chauvières.) Baronne!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Bonjour, ma petite Rose.

SIMONE.

La princesse Irène Danesco... Madame de Naules... madame Dilmer... Madame Mauryas.

IRÈNE.

Vous portez un nom illustre, madame.

MADAME DE NAULES.

Votre mari est un maître.

MADAME DILMER.

Sa musique est délicieuse.

MADAME DE NAULES.

Je dirai même troublante.

IRÈNE.

Et suggestive.

ROSE.

Vous êtes trop aimables, mesdames.

IRÈNE.

Je crois que j'ai déjà eu l'honneur, avant votre mariage, de vous rencontrer chez madame de Stampes.

ROSE.

En effet, madame, je crois me rappeler...

IRÈNE.

Je lui avais même demandé de vous amener chez moi... Elle n'en a rien fait. Je lui en ai beaucoup voulu.

ROSE.

N'en veuillez pas à Simone, madame... J'ai toujours été une jeune fille timide, sauvage, même.

IRÈNE.

Mais à présent que vous n'êtes plus une jeune fille; que vous avez épousé un homme célèbre, j'espère que j'aurai le plaisir de voir mes invitations acceptées par Lucien Mauryas et par sa femme.

ROSE, s'inclinant.

Madame...

MADAME DILMER.

Allons, Charlotte.

MADAME DE NAULES.

Allons.

Les trois jeunes femmes se dirigent vers la porte. Simone les reconduit; près du seuil de la porte, elles s'arrêtent, examinant Rose.

IRÈNE.

Comme elle est jolie !

SIMONE.

Oui, n'est-ce pas ?

MADAME DE NAULES.

Mais déjà pâlotte !

MADAME DILMER.

Pauvre petite !

MADAME DE NAULES.

Mariée !

IRÈNE.

Quel dommage !

MESDAMES DILMER et DE NAULES.

Au revoir, chère... au revoir, chère...

SIMONE.

Au revoir.

IRÈNE.

Soignez-vous bien.

Elles sortent, Simone les accompagne.

ROSE, à madame de Chauvières.

Pourriez-vous me dire ce qu'avaient ces dames à me dévisager d'un air de commisération ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

C'est que vous êtes mariée, ma chère Rose, et que ces dames considèrent cela comme un affreux malheur.

ROSE.

Vraiment? ah bien! moi pas.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Non?

ROSE.

Au contraire.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien! dites ça à Simone... vous l'étonnerez et vous lui ferez du bien.

ROSE.

Mais certainement, je le lui dirai.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

La voici, je vais vous laisser.

SIMONE, revenant.

Ma petite Rose, que je suis contente de te revoir! Viens t'asseoir là près de moi... Vous nous quittez, ma tante?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Oui, je pense que deux amies de couvent, dont l'une revient tout nouvellement mariée, ont à se dire beaucoup de grands secrets.

ROSE.

Oh!

SIMONE.

Si, si, vous avez raison, ma tante.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien, bavardez à votre aise.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XI

ROSE, SIMONE.

ROSE.

Quelle aimable femme que la baronne !

SIMONE.

Oui, c'est une excellente femme... mais parlons de toi, mignonne. Voyons, embrasse-moi encore.

Elles s'embrassent.

ROSE.

Folle! oh! comme tu sens bon! qu'est-ce que c'est que ce parfum-là?

SIMONE.

Exquis, n'est-ce pas? C'est de la magnoliane... la dernière création de Melvil. J'adore cette odeur-là, j'en fourre partout.

ROSE.

Oh! c'est fin... c'est pénétrant... dis donc...

SIMONE.

Quoi?

ROSE.

Tu n'avais pas à sortir?

SIMONE.

Du tout.

ROSE.

Je te demande ça, parce que mon mari doit venir me

chercher ici. Je me suis permis de lui dire de venir me prendre... Je tenais à te le présenter... ça ne te dérange pas?

SIMONE.

Pas le moins du monde. Je serai enchantée de faire la connaissance de M. Mauryas... où est-il?

ROSE.

Au Théâtre Lyrique, où l'on montera cette année la pièce à laquelle il travaille.

SIMONE.

A quelle heure lui as-tu donné rendez-vous?

ROSE.

Je lui ai dit : vers cinq heures et demie, six heures.

SIMONE.

Alors, nous avons le temps de causer un peu (Après un silence). Eh bien?

ROSE.

Eh bien?

SIMONE.

Te voilà donc mariée?

ROSE.

Mais oui, et tu n'es pas venue à mon mariage?

SIMONE.

Je n'ai pas pu. J'étais absente. J'ai reçu ton petit mot laconique, m'annonçant cette grande nouvelle. Mais comment cela s'est-il fait? Je n'en sais rien encore.

ROSE.

Oh! le plus simplement du monde. Lucien allait chez mon

parrain, sculpteur Bermoz... C'est là qu'il m'a vue... je lui ai plu... il m'a demandée en mariage... et voilà !

SIMONE.

Et toi... il te plaisait?

ROSE.

Puisque j'ai dit oui, c'est qu'il ne me déplaisait pas. Et puis sa musique m'impressionnait... Elle est si passionnée...

SIMONE.

Pauvre petite ! ainsi, toi aussi, tu as été prise par les fallacieuses promesses des mélodies, comme d'autres le sont par les prétendues révélations des romans et des drames? Eh bien ! maintenant que tu sais... maintenant que pour toi l'expérience est faite... quel en est le résultat ?

ROSE.

Est-ce à toi de me poser cette question, toi, mariée avant moi ? Tu le connais aussi bien et mieux que moi le résultat !

SIMONE.

C'est vrai... tu as raison... je le connais... une déception affreuse...

ROSE.

Ah ! Je ne trouve pas.

SIMONE.

Comment ! Le mariage aurait répondu à toutes tes aspirations ?

ROSE.

Non.

SIMONE.

Allons donc ! J'en étais sûre.

ROSE.

Il les a comblées, dépassées.

SIMONE.

Qu'est-ce que tu dis? C'est impossible.

ROSE.

Voyons, Simone, tu plaisantes.

SIMONE.

Ah! je te jure que, quand je parle mariage, je n'en ai pas la moindre envie.

ROSE.

Alors, explique-toi. Tout, depuis que je suis entrée ici, me stupéfie. Ton accueil, les regards de pitié que m'ont jetés tes amies, tes paroles énigmatiques... Je devine une souffrance inconnue... Que t'est-il donc arrivé à toi?

SIMONE.

Je vais te le dire. Tu n'as pas oublié le couvent? Dans les dernières années, le mariage était l'objet de toutes nos conversations. Tu te rappelles l'idée que nous nous en faisions?

ROSE.

Très bien!

SIMONE.

Sans savoir au juste en quoi consistait la tendresse conjugale, nous l'imaginions pleine d'exquises délices. Faisant un étrange amalgame des souvenirs de nos lectures, de certains mots surpris dans nos familles, de nos affections personnelles, il nous semblait que ce dût être quelque chose de doux et de caressant comme nos amitiés de jeunes filles, avec je ne sais quoi de fort et de protecteur. Le mari

pour nous, c'était l'idéal, le prince Charmant, le phénix... N'était-ce pas là tes idées?

ROSE.

Oui.

SIMONE.

C'était aussi les miennes. Je me suis mariée! Ah! Rosette! Quelle désillusion! de quelles hauteurs je suis tombée! et dans quels bas-fonds! Quoi! Le mariage, c'était cela, c'était cette chose brutale et vulgaire où l'homme vous apparaît dans une frénésie de bête avec l'air d'éprouver on ne sait quelle sensation violente qu'on a l'énervement de ne point partager et qui ne vous laisse que lassitude et dégoût.

ROSE.

Pauvre Simone!

SIMONE.

J'ai cru d'abord à une calamité spéciale, à une malchance exceptionnelle. J'ai donc fait des confidences, interrogé des amies, celles que tu viens de voir: madame de Naules, madame Dilmer, d'autres encore. Je ne te parle pas de la princesse: celle-là, son siège est fait depuis longtemps... Toutes, entends-tu, toutes m'ont répondu qu'elles avaient été déçues, ainsi que moi, et que ce qu'on nommait si justement le devoir conjugal était, comme tous les devoirs, quelque chose de fort maussade, ou, pour mieux dire, une abominable corvée.

ROSE.

Et tu as conclu de ces réponses?

SIMONE.

J'en ai conclu que c'était là une règle générale, absolue; que l'amour était une belle chimère dont la jeune fille se

leurrait, et qui, lorsque la femme essayait de la réaliser, prenait un aspect des plus rebutants. Voilà quelle a été ma pensée, pensée fort désolante, puisqu'elle me montrait le néant de mes aspirations et l'inutilité de mes espérances. Si je t'en crois, je me serais donc trompée ?

ROSE.

Du tout au tout. Ton malheur n'est pas rare, il est même fréquent, à ce que m'a dit Lucien. Mais la règle n'est pas absolue, elle souffre des exceptions.

SIMONE.

Et tu es une de ces exceptions fortunées ? L'amour existe ?

ROSE.

Tel que nous l'imaginions et cent fois plus aimable encore.

SIMONE.

Ainsi, ton mari n'est pas seulement un artiste admirable?

ROSE.

Non ! ou plutôt si, il n'est que cela, un artiste en tout. Quand il a trouvé un motif, il sait le transformer, le faire chanter à tous les instruments, en modifier le rythme et la sonorité... Il en est de même du baiser; Lucien en connaît toutes les variétés, toutes les nuances. Notre lune de miel a été orchestrée par lui comme une symphonie. C'est un artiste, ma chérie, un grand artiste, en amour comme en musique.

SIMONE.

Si je m'attendais à des révélations semblables !

ROSE.

Elles doivent te réjouir en te prouvant qu'il ne faut pas désespérer.

SIMONE.

Oh ! moi, mon sort est réglé, mon mari n'est pas un artiste. Tu es bien tombée, j'en suis ravie; moi, je suis mal tombée. Mon mari n'est pas un artiste !

ROSE.

Il en deviendra un peut-être... pourquoi pas ? C'est peut-être ta faute, après tout. Si tu veux, je te donnerai des conseils.

SIMONE.

J'ai bien peur qu'ils ne soient inutiles.

ROSE.

On dirait qu'on parlemente dans l'antichambre. C'est Lucien, sans doute, qui s'informe si je suis là.

SIMONE.

Ah ! je suis curieuse de le connaître.

ROSE.

C'est lui.

SCÈNE XII

ROSE, SIMONE, LUCIEN

ROSE.

Ma chère Simone, permets-moi de te présenter mon mari, M. Lucien Mauryas.

SIMONE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

LUCIEN.

Excusez-moi, madame, de la liberté que j'ai prise de venir chercher Rose jusque chez vous, mais ma femme m'a parlé de vous si souvent et en des termes si affectueux que j'avais hâte de vous être présenté.

SIMONE.

Vous n'avez nul besoin d'excuses. Depuis longtemps je connaissais par ses œuvres et j'appréciais à sa haute valeur le musicien. Quant à l'homme, Rose vient de me faire son éloge, j'ai donc toutes les raisons du monde pour être enchantée de faire votre connaissance.

LUCIEN.

Vraiment, madame, Rose vous disait du bien de moi ?

ROSE.

Tu en doutes ?

SIMONE.

Le contraire serait affligeant, après trois mois de mariage. Cela peut arriver, mais cela est triste.

LUCIEN.

J'aime ma femme, toute mon habileté est là.

SIMONE.

Je crois que c'est la meilleure.

ROSE.

Tu viens du théâtre ?

LUCIEN.

Je viens du théâtre.

ROSE.

Eh bien ! c'est fait ?

LUCIEN.

C'est fait. Ramel et moi, nous avons signé.

SIMONE.

Vous allez nous donner un nouvel ouvrage, digne de ses aînés ?

LUCIEN.

Vous êtes bien indulgente, madame, pour ce que j'ai fait jusqu'ici, mais j'espère que mon *Ariane* marquera sur mes ouvrages antérieurs un réel progrès.

SIMONE.

Ah ! c'est une *Ariane ?*

LUCIEN.

Oui, madame.

SIMONE.

C'est terminé?

LUCIEN.

Non, non, pas encore.

SIMONE.

Mais, asseyez-vous donc... Rassieds-toi, Rose.

LUCIEN.

Excusez-nous, madame, mais nous sommes attendus.

ROSE.

C'est juste ! il faut que nous partions.

SIMONE.

Vrai ?

ROSE.

Oui, il le faut ; mais à présent que me voici redevenue parisienne, nous nous reverrons.

SIMONE.

Et souvent, j'y compte bien.

LUCIEN.

Je l'espère aussi, car si Rose vous a dit du bien de moi, madame, elle m'en a dit de vous plus encore et je serais désolé si votre amitié pour elle s'affaiblissait.

SIMONE.

Dès que je le pourrai, j'irai rendre à Rose sa bonne visite.

LUCIEN, saluant.

Madame.

ROSE.

Au revoir, ma chérie. (Bas.) Comment le trouves-tu ?

SIMONE.

Il est très bien !

ROSE.

N'est-ce pas ?

SIMONE.

Très bien.

ROSE.

A bientôt.

Ell sort avec Lucien.

SCÈNE XIII

SIMONE, seule.

Elle les regarde sortir, reste une seconde près de la porte puis redescend lentement l'air songeur. Elle se dirige vers le piano devant lequel elle s'assied comme machinalement, elle commence à jouer le morceau de Mauryas, puis elle s'interrompt et toujours en proie à sa rêverie elle murmure :

Et il la rend heureuse !

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, PIERRE, DUGAST.

Scène vide au lever du rideau. Entre un domestique portant un plateau sur lequel est servi le café.

SIMONE, entrant et lui indiquant une table.

Le café ici !

Le domestique obéit. Simone va s'asseoir à droite et se met à parcourir les journaux.

PIERRE, sur le seuil, faisant passer Dugast.

Passez donc, docteur.

Ils entrent. Pierre prend une boîte de cigares et en offre à Dugast.

Un cigare ?

DUGAST.

Volontiers... Et madame de Chauvières... elle n'est plus à Paris ?

PIERRE.

Oh ! non. Il y a déjà longtemps qu'elle est partie. Elle est retournée aux Fondrettes dès qu'elle a vu Simone complète-

ment remise. (Au domestique qui, après avoir déposé le café sur la table, s'apprête à sortir.) Ah ! à propos...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur ?

PIERRE.

Vous direz à Joseph qu'il commence à préparer mes malles.

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur.

Il sort.

DUGAST.

Vous vous absentez ?

PIERRE.

Mais oui. Je pars ce soir à six heures trente, pour ce voyage dont je vous avais parlé naguère et que j'avais retardé, comme madame de Chauvières avait prolongé son séjour. A présent, rien ne s'oppose plus à ce que je m'éloigne.

DUGAST.

Madame de Stampes me paraît actuellement se bien porter. Néanmoins, si j'étais son mari, je me résoudrais difficilement à la quitter.

PIERRE.

Cela est fort galant ; mais les affaires avant tout. (Un silence.) Eh bien, Simone, nous attendons votre bon plaisir.

SIMONE.

Oh ! pardon ! (Elle se lève vivement et vient servir le café. Au docteur, en lui donnant sa tasse :) Je vous demande pardon, je lisais.

Geste de Dugast.

PIERRE.

Depuis ce matin, vous êtes plongée dans la lecture des journaux.

DUGAST.

C'est sans doute que madame de Stampes est curieuse de voir ce qu'on dit de la première d'*Ariane*. (A Simone.) Me trompé-je?

SIMONE.

Oh! mon Dieu, non!

PIERRE.

Eh bien! les critiques couvrent-ils de fleurs M. Mauryas?

SIMONE.

Ils rendent justice à son talent... quoique, à mon sens, on ne donne pas encore à l'œuvre autant d'éloges qu'elle en mérite.

DUGAST.

Vous y êtes allée, à cette première?

SIMONE.

Certainement. M. Mauryas nous avait envoyé une loge.

DUGAST.

Et c'est bien?

SIMONE.

Admirable! Et Christiane Bromsen a chanté merveilleusement. (A Pierre.) N'est-ce pas votre avis?

PIERRE.

Mademoiselle Bromsen a fort bien chanté. Quant à la musique, je m'en rapporte à vous, car, pour ma part, je n'y ai rien compris.

SIMONE, entre ses dents.

Naturellement!

Elle s'éloigne.

PIERRE, qui a avalé son café d'un seul trait.

Docteur, je vais vous demander la permission de vous laisser avec ma femme.

SIMONE.

Vous sortez?

PIERRE.

Oui, j'ai pas mal de courses à faire avant mon départ. (A Dugast.) Que cela ne vous empêche pas de prendre votre café tranquillement.

DUGAST.

Non, non. Du reste, je ne tarderai pas non plus à prendre congé.

SIMONE.

Vous ne me gênez pas, au contraire.

PIERRE.

Docteur, je vous fais mes adieux. Vous, Simone, je vous reverrai tantôt?

SIMONE.

Certainement.

DUGAST.

Bon voyage.

PIERRE.

Merci.

Il sort.

SCÈNE II

DUGAST, SIMONE.

DUGAST.

Alors, vous allez être veuve?

SIMONE.

Mais oui.

DUGAST.

Ça vous ennuie?

SIMONE.

Bah! l'absence de mon mari ne sera pas de longue durée.

DUGAST.

Vous ne lui avez pas demandé de vous emmener?

SIMONE.

Il fait un voyage d'affaires, je le gênerais... non, j'avais pensé à aller passer quelques jours aux Fondrettes, auprès de ma tante... mais ça la dérange... et puis...

DUGAST.

Et puis, vous adorez Paris...

SIMONE.

A vous parler franchement, oui.

DUGAST.

Le fait est que c'est encore là qu'on se distrait le plus facilement. Alors, ç'a été beau cette première?

SIMONE.

Superbe.

DUGAST.

Je ne vous demande pas si vous avez vu madame Mauryas.

SIMONE.

Je suis allée la féliciter.

DUGAST.

C'est une bien gentille petite femme.

SIMONE, sèchement.

Très gentille.

DUGAST.

Je connais moins son mari. Quel homme est-ce?

SIMONE, vivement.

Ah! charmant. L'homme de son talent, tout à fait. Une nature d'élite. Artiste jusqu'au bout des ongles... nerveux à l'excès, d'une nervosité presque féminine. Mais, à cause de cela même, très affiné, très quintessencié, et comprenant à merveille les sentiments les plus compliqués. Un grand musicien, avec cela. Allez entendre *Ariane*, et vous verrez. Ah! Rose n'est pas à plaindre.

DUGAST.

Tudieu, quel enthousiasme! Prenez garde!

SIMONE.

A quoi? Vous ne me supposez pas capable de m'éprendre du mari de Rose?

DUGAST.

Ma foi, à la place de M. de Stampes, je ne serais qu'à moitié rassuré. M. Mauryas vous trouve adorable.

SIMONE.

Qui est-ce qui dit ça?

DUGAST.

On le dit.

SIMONE.

Irène, peut-être?

DUGAST.

Est-ce que madame Danesco connaît les Mauryas?

SIMONE.

Elle les a vus ici et s'est liée avec eux. Et comme c'est une mauvaise langue...

DUGAST.

Croyez-vous? Mais je n'ai pas dit que ce fût elle... Il y a un fait certain, c'est que M. Mauryas vient continuellement vous voir.

SIMONE.

Continuellement! Quelle plaisanterie! Il me fait de temps à autre une visite. (Un domestique paraît.) Qui est-ce?

LE DOMESTIQUE.

M. Mauryas.

DUGAST.

Qu'est-ce que je disais!

SIMONE.

Simple hasard! (Au domestique.) Faites entrer. (A Dugast.) Vous raisonnez comme l'Anglais qui disait: « Dans cette ville, toutes les femmes sont rousses. »

SCÈNE III

DUGAST, SIMONE, LUCIEN.

SIMONE.

Venez, triomphateur, que l'on vous félicite.

LUCIEN.

Je vous en prie, chère madame, épargnez ma modestie.

DUGAST.

Dût-elle souffrir encore, monsieur, permettez-moi de joindre mes compliments à ceux de madame de Stampes. Je n'étais pas à la première d'*Ariane*, mais depuis ce matin, je n'entends que des éloges de votre œuvre, et je me propose prochainement d'aller vous applaudir.

LUCIEN.

Mille fois trop aimable, monsieur.

DUGAST, à Simone.

Sur ce, chère madame...

SIMONE.

Vous partez ?

DUGAST.

J'ai quelques malades à achever.

SIMONE.

Ne les faites pas languir. Sans adieu.

SCÈNE IV

LUCIEN, SIMONE.

SIMONE.

Asseyez-vous donc! Comment se fait-il que Rose ne vous ait pas accompagné?

LUCIEN.

Elle ne savait pas que je viendrais.

SIMONE.

Vous ne le lui avez pas dit?

LUCIEN.

Non. Je lui ai dit que j'allais au théâtre, et je dois y aller, en effet, mais, auparavant, la pensée m'est venue de passer chez mon éditeur, d'y prendre une partition et de vous l'apporter.

Il lui donne une partition.

SIMONE.

Ah! ça, c'est aimable à vous. (Elle prend la partition.) Merci. (Elle la feuillette.) Quel beau succès vous avez eu!

LUCIEN.

Une bonne part en revient à mademoiselle Bromsen. Elle a été réellement extraordinaire.

SIMONE.

Oh! tout à fait remarquable. Gageons que vous êtes un peu amoureux d'elle?

LUCIEN.

Moi? par exemple!

SIMONE.

Vraiment?

LUCIEN.

Non. D'abord les comédiennes ne m'ont jamais dit grand'-chose. Et puis celle-là... c'est une grande artiste... Mais c'est une créature vicieuse, dépravée même. La femme capable de m'inspirer de l'amour ne lui ressemble pas, je vous le jure.

SIMONE.

Qu'elle soit ce qu'elle voudra comme femme, c'est une artiste incomparable. Mais ce n'est pas seulement l'interprète que j'ai applaudie hier, c'est aussi et surtout l'auteur.

LUCIEN.

Je sais. Je vous ai aperçue de derrière un portant, et je vous ai vue applaudir en amie sincère.

SIMONE.

Je crois bien. J'en ai déchiré mes gants.

LUCIEN, vivement.

Vous me les donnerez.

SIMONE.

Quoi donc?

LUCIEN.

Les gants que vous avez déchirés en m'applaudissant.

SIMONE.

Bon! Quelle idée... Vous êtes fou... oui, je vous ai applaudi de toutes mes forces, mais ce n'était pas seulement

en amie, c'était aussi en admiratrice passionnée. J'ai rarement vu quelque chose de plus saisissant... de plus empoignant. J'avais un peu peur, je le confesse, de ce sujet mythologique, et je me demandais comment vous pourriez en tirer quelque chose de neuf.

LUCIEN.

Ç'avait été ma crainte, à moi aussi, lorsque Ramel, mon collaborateur, m'avait apporté son poème. Mais je lui ai demandé des modifications et je crois que nous avons fini par trouver quelque chose d'intéressant.

SIMONE.

Certes! c'est très curieux cette modernisation de la légende d'*Ariane*... cette idée de faire de Thésée un égoïste, un brutal, qui a violenté et meurtri la fille de Minos... en sorte qu'après son départ Ariane saigne et pleure, bien moins de son abandon que de la férocité de l'homme. Puis Bacchus arrive, le dieu beau comme une femme, incarnant la tendresse délicate et raffinée, le révélateur de l'amour vrai, qu'Ariane n'a pas connu avant lui. Comme il y a là une analyse exacte et subtile et comme vous avez su rendre ces nuances exquises du sentiment et de la sensation! C'est vous qui avez eu cette idée-là?

LUCIEN.

Cette idée-là est de moi, en effet.

SIMONE.

Je l'ai bien pensé.

LUCIEN.

Pourquoi?

SIMONE.

Il faut être expert comme vous en psychologie féminine pour trouver ça.

LUCIEN.

Je n'ai pas eu grand mérite à le trouver. Je n'ai eu qu'à regarder autour de moi. N'est-ce pas là le secret de bien des alcôves, la souffrance de bien des femmes?

SIMONE.

Vous croyez?

LUCIEN.

J'en suis sûr. Et vous le savez bien aussi.

SIMONE.

Moi?

LUCIEN.

La preuve, c'est que vous avez été de celles qui ont compris Ariane. Oui, vous le savez, vous ne le savez que trop.

SIMONE.

Que voulez-vous dire?

LUCIEN.

Pensez-vous que Rose ne m'ait rien répété de vos confidences? Pensez-vous que je n'aie pas deviné la cause de votre nervosité?

SIMONE, d'une voix altérée.

Toute femme a ses douleurs secrètes. Mais le devoir de l'amie à qui elle les a confiées est de n'en rien révéler. Rose a eu tort, si elle vous a dit... quoi que ce soit. Et, ce qu'elle vous a dit, c'est votre devoir à vous de l'oublier.

LUCIEN, se levant.

Cela n'est pas en mon pouvoir. Oublier ou se souvenir ne dépend pas de notre volonté.

SIMONE. Elle passe.

Efforcez-vous, du moins, de ne plus y penser.

LUCIEN.

Eh! le puis-je? Puis-je ne pas penser à la femme de qui les déceptions, les désillusions, les désirs et les tortures, en partie révélés par une confidente indiscrète, en partie devinés par ses paroles, ses soupirs, ses réticences même, m'ont inspiré mon drame tel que je l'ai exécuté, et ces mélodies qui, de votre propre aveu, traduisent si exactement les déchirements de votre âme.

SIMONE, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela.

LUCIEN.

Vous me l'avez laissé entendre. Et puis-je, quand je vous vois si pleine d'un charme si troublant, si vibrante et par conséquent, si aisément initiable à toutes les joies, puis-je ne pas songer que vous appartenez à un homme qui ne vous comprend pas, et ne vous comprendra jamais? Et puis-je ne pas me dire qu'un jour, un autre se présentera, pareil à mon héros, passionné, subtil, caressant... Il vous aimera, puisqu'il vous aura vue et que l'on ne peut vous voir sans vous aimer... Et comme il sera digne d'être aimé par vous, digne de vous enseigner les mots qui troublent jusqu'à l'âme et les baisers dont on frissonne jusqu'aux moelles, vous ne lui résisterez pas.

SIMONE.

Monsieur!

LUCIEN, *avec chaleur.*

Non, madame, non, Simone, vous ne lui résisterez pas, et vous aurez raison de vous abandonner à lui, parce que là sera votre vengeance et l'initiation à laquelle vous avez droit.

SIMONE.

Ah! par pitié, par pitié, taisez-vous.

LUCIEN, la saisissant.

Ah! vous voyez bien que je ne me trompe pas. Vous subissez bien les souffrances que j'ai dépeintes, et vous savez quelle est ma tendresse pour vous.

SIMONE.

Eh bien, oui, je souffre cruellement d'appartenir à un maître inintelligent et brutal. Et faut-il vous en dire davantage, depuis que je vous connais, j'ai compris que je ne vous étais pas indifférente, et je ne suis pas éloignée de partager la sympathie que vous ressentez pour moi.

LUCIEN.

Simone!

Il l'attire doucement à lui.

SIMONE, se débattant.

Que faites-vous?

LUCIEN, d'un ton suppliant et la tenant embrassée.

Oh! ne me repoussez pas. Laissez-moi vous presser doucement sur mon cœur; laissez-moi m'enivrer du parfum de votre chevelure!

SIMONE.

De grâce, songez où nous sommes. A tout instant, les portes peuvent s'ouvrir... On peut nous surprendre...

LUCIEN, la lâchant, d'un air égaré.

Oui... vous avez raison.

SIMONE.

Tenez... on vient.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Mauryas.

LUCIEN.

Rose!

SIMONE.

Elle ici, en ce moment... Que vous disais-je?

SCÈNE V

LUCIEN, ROSE, SIMONE.

ROSE.

Tiens! par quel hasard? Bonjour, ma chère!

SIMONE.

Bonjour, Rose!

LUCIEN.

Le hasard, en effet.

ROSE.

Je ne m'attendais guère à te trouver ici.

LUCIEN.

Ma présence te surprend-elle si fort?

ROSE.

Je sais que tu viens souvent chez Simone et que tu aimes à y venir, ce que je comprends très bien. Mais comme tu m'avais dit que tu allais au théâtre...

LUCIEN.

Puisque je te l'avais dit, mon enfant, c'est que mon

intention, en quittant la maison, était de m'y rendre directement. Une fois dehors, je me suis rappelé que j'avais promis à madame de Stampes une partition d'*Ariane*. Je la lui ai apportée; et, comme sa conversation est fort agréable, je me suis attardé auprès d'elle. Tout cela n'a rien de surprenant.

Rose s'incline en signe d'assentiment.

SIMONE, souriant.

Tu ne supposes pas, ma chère Rose, que ton mari se cache pour venir me voir?

ROSE.

Non, sans doute.

SIMONE, à un domestique qui entre.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Madame, M. le comte vient de rentrer. Il achève ses préparatifs et prie madame de vouloir bien passer chez lui.

SIMONE.

J'y vais tout de suite! (Le domestique sort.) Excusez-moi; mais mon mari va partir en voyage; il a sans doute à me demander quelque chose, quelque recommandation à m'adresser.

ROSE.

Je t'en prie, ne te gêne pas.

LUCIEN.

Permettez-moi de vous dire adieu.

SIMONE.

Vous vous en allez?

LUCIEN.

Oui, mais je vous laisserai Rose.

SIMONE.

J'y compte bien!

SCÈNE VI

LUCIEN, ROSE.

ROSE.

Ainsi, tu t'en vas quand j'arrive.

LUCIEN.

Ça te contrarie?

ROSE.

Ça m'humilie, ça prouve...

LUCIEN.

Quoi?

ROSE.

Que ma société a pour toi moins d'attraits que celle de Simone.

LUCIEN.

Quel enfantillage! Ah çà, Rose, tu ne vas pas t'aviser d'être jalouse de madame de Stampes, de ton amie. J'ai horreur des femmes jalouses, je t'en avertis.

ROSE.

Et comment ne le serais-je pas? Tu as tout ce qu'il faut

pour plaire; et, de son côté, Simone est si jolie, si... séduisante. Sa conversation t'intéresse, vous causez art, musique... tandis que moi, tu me traites toujours en enfant.

LUCIEN.

En enfant gâtée que tu es. Mais je déteste les enfants boudeurs.

ROSE, gentiment.

Eh bien, je ne bouderai plus, là... embrasse-moi comme tu m'aimes.

LUCIEN, gaiment.

Très volontiers.

Il lui tend les bras, elle s'y jette.

ROSE.

C'est cela! prends-moi dans tes bras; câline-moi un peu. (Elle laisse tomber sa tête sur la poitrine de Lucien qui la baise au front. Brusquement, elle se dégage et recule.) Tiens! comme tu sens bon!

LUCIEN.

Moi!

ROSE.

Oui, toi! (Se rapprochant de lui.) Oh! c'est un parfum très particulier... Mais oui, c'est celui que Simone affectionne... celui qu'elle se met dans les cheveux.

LUCIEN.

Ah! tu crois? Quelle idée! au fait, non, ça n'a rien de drôle. Quand une femme aime une odeur, elle en fourre partout, dans sa maison tout en est imprégné, l'atmosphère même... et il suffit d'y passer...

ROSE.

Pour la rapporter après soi? Je crois plutôt que vous vous serez parlé de tout près.

LUCIEN.

De tout près? tu es folle! De tout près! Eh, oui, du reste. Madame de Stampes a regardé la partition d'*Ariane*, et je me suis penché sur elle, pour lui indiquer...

ROSE.

Un mouvement!... Et, comme elle est charmante, tu es resté dans la même position assez longtemps pour te pénétrer de son parfum.

LUCIEN.

Probablement! (Sèchement.) Allons, en voilà assez sur ce sujet saugrenu. J'ai besoin de passer au théâtre et j'y vais. A ce soir. Ah! mais, j'y pense, madame Danesco nous a invités à dîner pour aujourd'hui.

ROSE.

Oh! je ne peux pas, je dîne chez mon parrain. Tu ne m'avais pas parlé de cette invitation.

LUCIEN.

J'ai oublié!

ROSE.

Tant pis, mais je ne peux pas y aller. Tu m'excuseras auprès de la princesse.

LUCIEN.

Du moment que tu n'y vas pas, je ne sais pas non plus si j'irai.

ROSE.

En ce cas, je lui enverrai une dépêche pour décliner son invitation, en ce qui me concerne. Quant à toi, tu feras ce que tu voudras.

LUCIEN.

Bien entendu. Bonjour.

Il sort.

SCÈNE VII

ROSE seule, puis SIMONE.

ROSE, seule.

Il s'en va fâché ! Libre à lui ! J'ai peut-être eu tort... mais je l'aime. Et Simone... serait-il possible qu'elle songeât à me trahir !

SIMONE, entrant.

Ton mari est parti ?

ROSE.

Oui. — N'est-ce pas, il était venu simplement t'apporter sa partition...

SIMONE.

Sa... ah ! oui, la partition.

Elle la prend et la feuillette.

ROSE, la suivant de l'œil, à part.

Elle n'est pas coupée ! (*Haut.*) Tu l'as regardée ?

SIMONE, la reposant.

Non ! pas encore !

ROSE.

Ah ! je pensais, comme Lucien avait prolongé sa visite, que vous aviez fait de la musique.

SIMONE.

Non ! Non !

ROSE, à part.

Il m'a menti.

SIMONE.

Ce qui a retenu M. Mauryas, c'est uniquement le charme de ma conversation.

ROSE.

Le fait est qu'il paraît beaucoup s'y complaire.

SIMONE.

Comment cela ?

ROSE.

Depuis qu'il te connaît, il fréquente cette maison plus peut-être qu'il ne devrait.

SIMONE.

Plus qu'il ne devrait ? Et pourquoi ? De quel ton tu me dis cela ? Qu'est-ce que cela signifie ?

ROSE, agressive.

Mon Dieu, cela signifie... (Doucement) Écoute, Simone, tu ne voudrais pas me faire de la peine ?

SIMONE.

Dieu m'en garde !

ROSE.

Eh bien ! nous sommes de vieilles amies : nous pouvons, nous devons tout nous dire. Tu es belle, charmante, spirituelle, artiste... Comment n'aurais-tu pas produit sur Lucien une impression vive, exercé sur lui une irrésistible attraction ? Avec cela, tu n'es pas heureuse, et il le sait, j'ai commis l'imprudence de le lui dire.

SIMONE.

Il me semble que si quelqu'un a le droit de se plaindre de ton manque de discrétion...

ROSE.

C'est toi, et je te fais toutes mes excuses. Que veux-tu, quand une femme aime son mari, elle n'a pas de secrets pour lui.

SIMONE.

Bon pour les secrets qui lui appartiennent ! Mais ceux des autres ?

ROSE.

Encore une fois pardon. D'ailleurs, ne suis-je pas bien punie de mon indiscrétion ?

SIMONE.

En quoi ?

ROSE.

En ce qu'elle n'a fait qu'augmenter la sympathie de Lucien pour toi, et le plaisir qu'il trouve à m'accompagner dans cette maison... et même à y venir seul...

SIMONE.

Quel mal vois-tu à cela ?

ROSE.

J'aime, j'adore mon mari, et j'entends le garder pour moi.

SIMONE.

Le garder! Penses-tu que je veuille te le prendre?

ROSE.

Loin de moi une telle pensée! Mais je sais qu'il ne faut pas jouer avec le feu, et l'amitié entre personnes de sexes

différents, c'est du feu, Simone. Je n'ai pas peur que tu cherches, de propos délibéré, à me prendre le cœur de Lucien, mais s'il se donne à toi, sans que tu le veuilles, sans que tu aies rien fait pour t'en emparer, cela, pour moi, ne reviendra-t-il pas au même, et mon malheur ne sera-t-il pas identique ?

SIMONE, avec hauteur.

Est-ce que tu me fais l'honneur d'être jalouse de moi?

ROSE.

Si j'étais jalouse de toi aurais tu le droit de t'en formaliser?.. Ne serait-ce pas un hommage rendu à ta beauté, à ton esprit, à toutes tes séductions? Mais je ne suis pas jalouse, je le suis si peu, que je vais te demander un service : celui de marquer à Lucien un peu de froideur, de le tenir à distance, et, s'il se présente seul ici, de ne pas le recevoir. Me le promets-tu ?

SIMONE.

Avoue qu'une telle promesse serait bien imprudente!

ROSE.

Pourquoi ?

SIMONE.

Parce qu'il me serait difficile de n'y pas manquer.

ROSE.

En vérité?

SIMONE.

Sans doute. Ce que tu me demandes est le signe d'une méfiance que je trouverais injurieuse, si ton affection pour ton mari et le désir de conserver un trop rare bonheur ne te servaient d'excuse à mes yeux. Je ne puis empêcher M. Mauryas d'avoir de la sympathie pour moi, et

de se plaire en ma compagnie. Il n'y a pas à s'étonner qu'un homme comme lui aime à s'entretenir avec une femme qui n'est point tout à fait sotte, lorsqu'il s'en rencontre tant qui ne sont que des enfants assez niaises. Mais je ne puis tolérer que tu supposes chez moi l'ombre d'une arrière-pensée, incompatible avec la femme que je suis. Cela étant, comment veux-tu que je réponde à des marques d'estime et d'affection par une attitude froide et même hostile? Et comment peux-tu me demander de consigner M. Mauryas à ma porte et de prendre à son égard les mesures discourtoises qu'on réserve aux importuns et aux fâcheux?

ROSE.

Cependant...

SIMONE.

Allons, brisons là... c'est de l'enfantillage!

ROSE, *à part.*

Elle aussi!

SIMONE.

En y réfléchissant, tu le reconnaîtras toi-même.

ROSE.

C'est possible. Mais, encore une fois, je ne t'accuse pas, je ne t'accuse de rien. Seulement, je constate que tu plais beaucoup à Lucien et que ton charme trop réel l'attire sans cesse. Tu refuses de m'aider à le retenir près de moi? Soit. Si jamais votre amitié me paraît prendre une tournure inquiétante, si mon bonheur me semble compromis, je me charge de le défendre.

SIMONE, *ironique.*

Oh! des menaces!

ROSE.

Un simple avertissement !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la princesse Danesco.

SCÈNE VIII

ROSE, SIMONE, IRÈNE.

IRÈNE, à Simone.

Bonjour, ma belle. (A Rose.) Ah ! chère madame, ravie de vous voir.

ROSE.

Moi aussi, princesse. Vous aviez quelque chose à me dire?

IRÈNE.

Je viens de vous envoyer un petit bleu. Notre rencontre vous épargnera la peine de me répondre.

ROSE.

A quel sujet?

IRÈNE.

Je vous demandais si vous dîniez ce soir chez moi, votre mari et vous. J'ai invité M. Mauryas il y a deux jours et en époux soumis, il m'a répliqué qu'il ignorait vos projets et que la chose dépendait de vous.

ROSE.

En effet, il m'a communiqué tout à l'heure votre invi-

tation; mais, à mon grand regret, je ne puis l'accepter. Je dîne chez mon parrain à qui j'ai promis depuis longtemps.

IRÈNE.

Tant pis! Et M. Mauryas y dîne avec vous?

ROSE.

Non. Je ne sais pas où il dînera.

IRÈNE.

Envoyez-le-moi.

ROSE.

C'est que je ne rentre pas. Mais il se peut que mon mari aille seul chez vous.

IRÈNE.

Vous croyez?

ROSE.

Il ne m'a point fait part de ses intentions.

IRÈNE.

Nous verrons. (A Simone.) Et vous, ma chère, vous ne voulez pas venir dîner à la maison?

SIMONE.

Moi?

IRÈNE.

Puisque vous êtes toute seule!

SIMONE.

Qui vous l'a dit?

IRÈNE.

Dugast, que j'ai rencontré et qui m'a annoncé le départ de M. de Stampes. Si ça vous ennuie de dîner seule...

SIMONE.

Mon Dieu, ça ne m'amuse pas beaucoup. Mais je ne suis pas très bien. J'ai la migraine, j'aime mieux ne pas m'habiller aujourd'hui.

IRÈNE.

Bah! vous n'aurez pas besoin de faire une grande toilette, nous serons en tout petit comité, trois ou quatre personnes; allons, décidément?...

SIMONE.

Décidément non... Je vous remercie, ce sera pour une autre fois.

IRÈNE.

Tant pis encore! D'autant plus que si vous aviez dit oui, madame Mauryas serait peut-être revenue sur sa détermination.

ROSE.

Oh! cela, non! Je vous le répète, aujourd'hui il m'est tout à fait impossible de dîner ailleurs que chez les Bermoz. Et, comme j'ai promis d'arriver de bonne heure, je me sauve.

IRÈNE.

A un de ces jours, j'espère?

ROSE.

Certainement! Au revoir, Simone. (Bas, à l'oreille de Simone, en l'embrassant.) N'oublie pas ce que je t'ai dit!

SCÈNE IX

IRÈNE, SIMONE.

IRÈNE.

Qu'est-ce qu'elle a donc, votre petite amie?

SIMONE.

Qui ça? Rose?

IRÈNE.

Sans doute! C'est votre amie, ce me semble.

SIMONE.

Assurément! Que voulez-vous qu'elle ait?

IRÈNE.

Je vous le demande. Elle n'a pas l'air aussi gai que d'habitude.

SIMONE.

Elle ne m'a pas fait de confidences, mais je ne vois pas ce qu'elle pourrait avoir. Elle est mariée...

IRÈNE.

Justement!

SIMONE.

...A un homme qu'elle aime.

IRÈNE.

Trop.

SIMONE.

Pourquoi trop?

IRÈNE.

On a toujours tort d'aimer un homme : ça le rend insupportable.

SIMONE.

L'amour que Rose a pour son mari, M. Mauryas le lui rend.

IRÈNE.

Heu!

SIMONE.

En doutez-vous?

IRÈNE.

Un peu!

SIMONE.

Vous m'étonnez.

IRÈNE.

En vous disant que, si Rose aime M. Mauryas, il est moins certain que M. Mauryas l'aime encore? C'est le contraire qui serait étonnant.

SIMONE.

Pourquoi?

IRÈNE.

Pour deux raisons. La première, c'est que M. Mauryas est un homme; or, les hommes qui ont fait aux femmes une réputation si bien établie d'infidélité et d'inconstance sont tous tant qu'ils sont beaucoup plus inconstants qu'elles et plus volages. La seconde raison, c'est que l'homme dont il s'agit est M. Mauryas.

SIMONE.

C'est-à-dire?

IRÈNE.

C'est-à-dire un artiste, un fantaisiste, un homme qui fait une musique un peu troublante, un peu perverse... et qui est très séduisant de sa personne. Aussi a-t-il eu beaucoup de bonnes fortunes, d'autant plus qu'il vit dans le monde des théâtres, dont on connaît les mœurs faciles. M. Mauryas a aimé Rose. Elle est jolie, mais un peu bébête, elle ne doit pas vibrer d'une façon extraordinaire; et puis la possession engendre la satiété. Un jour ou l'autre, son mari se lassera d'elle... Peut-être même...

SIMONE.

Achevez.

IRÈNE.

Peut-être même en est-il las déjà.

SIMONE.

Qui vous le fait croire?

IRÈNE.

Oh! rien, ou du moins, si peu de chose.

SIMONE.

De grâce, parlez.

IRÈNE.

Ah! cela vous intéresse?

SIMONE.

Beaucoup! Rose n'est-elle pas mon amie?

IRÈNE.

C'est vrai! Eh bien, je ne sais qu'un tout petit fait, qui ne prouve rien, mais qui, néanmoins, est assez symptomatique.

SIMONE.

Et ce fait ?...

IRÈNE.

C'est ceci : M. Mauryas ne se contente déjà plus du domicile conjugal ; depuis quelque temps il a loué une garçonnière, un rez-de-chaussée, rue d'Anjou.

SIMONE, saisie.

Ah ! Et pour y recevoir sans doute...

IRÈNE.

Ah ! Pour y recevoir je ne sais qui, y faire je ne sais quoi. Mais la chose en elle-même est certaine.

SIMONE.

Vous tenez ce renseignement... de qui ?

IRÈNE.

D'Ariane.

SIMONE.

D'Ariane ?

IRÈNE.

C'est-à-dire de son interprète, mademoiselle Christiane Bromsen.

SIMONE.

Vous la connaissez donc ?

IRÈNE.

Non. Je ne... la connais pas ; mais je l'ai vue. L'autre jour, elle a chanté chez madame d'Arneyves, je me suis approchée d'elle pour la complimenter. Elle est aussi belle à la ville qu'à la scène. Fort spirituelle avec cela. Nous avons échangé quelques mots. Tout naturellement, nous avons parlé d'*Ariane* et de son auteur et je ne sais com-

ment cela est venu, mais elle m'a assuré que Mauryas avait loué depuis peu, comme je vous l'ai dit, une garçonnière rue d'Anjou.

SIMONE.

Comment le sait-elle ?

IRÈNE.

Il paraît que mademoiselle Bromsen qui, je crois, connaît beaucoup de monde, connaît justement quelqu'un dans cette maison-là. C'est ainsi qu'elle a appris la chose.

SIMONE.

Ça m'a tout l'air d'une invention... A moins que mademoiselle Bromsen ne soit, rue d'Anjou, la visiteuse de M. Mauryas.

IRÈNE.

Ah ça !... mais elle ne m'a pas dit que Mauryas reçût personne dans sa garçonnière.

SIMONE.

Je ne pense pas qu'il ait loué un logement inconnu de sa femme pour y faire de la musique...

IRÈNE.

Est-ce qu'on sait ? Les artistes ont de ces fantaisies-là. (Se levant.) Décidément, vous ne voulez pas mettre un chapeau et un manteau et venir dîner chez moi ?

SIMONE.

Non ! Je vous ai dit, je préfère ne pas sortir.

IRÈNE.

Enfin, si vous vous ravisez, nous ne nous mettrons à table qu'à huit heures.

SIMONE.

Je ne pense pas que vous me voyiez.

IRÈNE.

Peut-être aurons-nous M. Mauryas. S'il est rentré chez lui, il a dû ouvrir mon télégramme. Je disais que je comptais vous avoir. L'espoir de vous rencontrer le fera peut-être venir.

SIMONE.

Je ne crois pas que j'exerce sur M. Mauryas une si puissante attraction; et, puisque ce soir il est débarrassé de Rose, il est plus que probable qu'il profitera de sa liberté pour aller passer la soirée avec mademoiselle Bromsen.

IRÈNE.

Que vous êtes méchante!

Elle sort.

SCÈNE X

SIMONE, seule.

C'est moi qui suis méchante? En vérité? Et elle, qu'est-elle donc! Pourquoi m'a-t-elle conté cette histoire? Rue d'Anjou... Eh bien! Qu'est-ce que cela peut me faire? — Si, cela me fait quelque chose, et la princesse le savait puisqu'elle a pris plaisir à m'instruire... C'est pour cela qu'elle est venue. Uniquement. Son invitation n'était qu'un prétexte. — Mon secret est-il donc si connu? si manifeste? Assurément. Imprudente! folle que je suis! Tout, dans mes

actions, dans mes paroles crie que j'aime Mauryas. Et lui... lui, il ne m'aime pas puisqu'il a une maîtresse... Au fait qu'est-ce que cela prouve? Il s'agit peut-être d'une liaison ancienne, une de ces habitudes avec lesquelles on ne parvient pas à rompre... Non, non, c'est une liaison récente. C'est son interprète, cette Christiane Bromsen, évidemment. Mais, s'il en est ainsi, comment a-t-il osé me parler comme il l'a fait tantôt, ici même? Non, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Ce sont des inventions d'Irène pour me torturer. La mauvaise femme! Comme si mademoiselle Bromsen, en échangeant quatre paroles avec elle dans un salon, serait allée lui faire une pareille confidence... Elle n'aurait pas eu le temps, d'abord. Si Irène la connaissait, la voyait en particulier, ce serait autre chose. Mais elle ne la connaît pas, à ce qu'elle dit, du moins. Ça non plus, ce n'est peut-être pas vrai. Ah! dans quel état m'ont mise ses paroles! Et cette Rose, avec sa sotte jalousie et ses impertinences! Tout cela m'irrite, m'exaspère, et je serais capable... Mon Dieu! De quoi ne serais-je pas capable? Et je vais rester seule, sans défense, sans protection. Que faire? Que devenir? (Pierre entre en costume de voyage.) Mon mari! Oh! non. Il ne faut pas qu'il m'abandonne.

SCÈNE XI

PIERRE, SIMONE.

SIMONE, allant à lui.

Pierre!

PIERRE.

Chère amie?

SIMONE.

Vous me quittez?

PIERRE.

Vous le savez bien!

SIMONE.

Aujourd'hui?

PIERRE.

Tout à l'heure. Le train part dans une demi-heure. Par conséquent il va falloir que je m'en aille dans quelques instants.

SIMONE.

Il n'y a pas un autre train?

PIERRE.

Si, ce soir à onze heures quarante, très mal commode. Pourquoi cette question?

SIMONE.

Parce que si vous vouliez prendre ce train-là...

PIERRE.

Onze heures quarante?

SIMONE.

Oui.

PIERRE.

Non! je vous répète qu'il est très mal commode.

SIMONE.

Ou alors remettre votre départ à demain... Je vous demanderais de m'emmener avec vous.

PIERRE.

La bonne plaisanterie! D'abord, je déteste voyager avec

une femme. Merci! Il faut traîner vingt-cinq malles avec soi.

SIMONE.

Non, j'emporterai très peu de chose. Juste le nécessaire.

PIERRE.

Mais quelle idée?

SIMONE.

C'est une idée qui m'est venue comme ça.

PIERRE.

Elle est absurde. S'il s'agissait d'un voyage d'agrément, encore passe. Mais un voyage d'affaires!

SIMONE.

N'importe, ça me distraira.

PIERRE.

Mais moi, ça m'ennuierait. D'ailleurs, c'est impossible. Il faut absolument que je prenne le prochain train. Je suis attendu...

SIMONE.

En ce cas... (Elle appelle.) Julie! Julie!

JULIE, entrant.

Madame?

SIMONE.

Un manteau, un chapeau.

Julie sort.

PIERRE.

Qu'est-ce que vous faites?

SIMONE.

Je vais mettre un chapeau, un manteau, et nous partons.

PIERRE.

Comme ça?

SIMONE.

Pourquoi pas?

JULIE, *entrant.*

Voilà, madame.

SIMONE.

Merci.

PIERRE.

Et du linge, et des vêtements de rechange?

SIMONE.

Julie me remplira une malle qu'elle m'expédiera par onze heures quarante.

PIERRE.

Vous êtes folle!

SIMONE.

Pourquoi?

PIERRE.

Allons, déposez ce chapeau et ce manteau, et vous, Julie, laissez-nous.

Julie sort.

SIMONE, *déposant ses affaires, tristement.*

Alors vous ne voulez pas?

PIERRE.

Absolument pas. Voyons ma chère, soyez raisonnable. Je vous ai fait mes adieux. Je vous les ai même faits aussi tendrement que possible.

SIMONE.

Monsieur!

PIERRE.

Pardon. Je ne veux pas m'empêtrer de vous dans un voyage qui a un but sérieux. Mais notre séparation ne sera pas bien longue; quinze jours ou trois semaines. Vous n'en mourrez pas; et nous n'en aurons que plus de joie au retour. D'ailleurs, je vous écrirai. Enfin il a été convenu que je partirais seul, et comme l'heure s'avance, je pars.

Il l'embrasse sur le front. Elle redescend.

SIMONE.

Je vais bien m'ennuyer.

PIERRE.

Bah! Vous tâcherez de vous distraire. Vous verrez vos amies. Vous ferez de la musique avec M. Mauryas. Allons, adieu.

Il sort.

SCÈNE XII

SIMONE, seule.

Imbécile! Oui, sot et grossier. Allons, me voilà seule, livrée à moi-même. Il ne voit donc rien? Non, rien! On dirait qu'ils se sont tous donnés le mot pour me pousser à bout : la princesse avec ses sarcasmes, Rose avec ses défis, et lui avec sa dureté et sa bêtise! Ah! de ma vie je n'ai été si énervée. Qu'est-ce que je vais faire? Comment tuer le temps? Comment me soustraire aux idées qui me tourmentent? Cette folle d'Irène avait raison, ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller dîner chez elle. Là, au

moins, je ne penserai pas, ça m'étourdira... C'est cela. Je vais dire qu'on attelle et je me ferai conduire chez Irène (Bruit de voix au dehors.) Qu'est-ce que j'entends? on parle... Qui donc? C'est Pierre, sans doute. Il s'est ravisé... il vient me chercher... je suis sauvée!

Elle court au fond. Entre Mauryas.

SCÈNE XIII

SIMONE, LUCIEN.

SIMONE, reculant.

Vous!

LUCIEN.

Mon Dieu oui, c'est encore moi. Figurez-vous qu'en rentrant j'ai trouvé un télégramme de la princesse...

SIMONE.

Je sais. Elle vous invitait, Rose et vous, pour ce soir.

LUCIEN.

Et elle ajoutait qu'elle comptait aussi sur vous.

SIMONE.

Eh bien?

LUCIEN.

Et bien, Rose dîne chez les Bermoz. Quant à moi je dînerais volontiers chez madame Danesco, si vous y dîniez vous-même; mais, dans le cas contraire, je n'y tiens pas du tout. Alors, je suis venu vous demander vos intentions.

SIMONE.

Je n'en ai aucune.

LUCIEN.

Ah! vous ne savez pas encore si vous dînerez ici ou chez la princesse?

SIMONE.

Mon Dieu, non!

LUCIEN.

Si je suis importun, dites-le-moi et je me retire. Mais je sais que vous êtes seule, que M. de Stampes est parti; je me trouve logé à peu près à la même enseigne, puisque Rose m'a abandonné. J'avais cru devoir venir me mettre à votre disposition. Je suis prêt à vous tenir compagnie, si bon vous semble, ou à vous conduire où il vous plaira.

SIMONE, nerveuse et ironique.

Trop aimable, en vérité! Mais je craindrais d'abuser de votre complaisance; et, puisque vous êtes libre ce soir, je vous laisse votre liberté.

LUCIEN.

Croyez bien que vous consacrer mon temps serait pour moi la façon la plus agréable de l'employer.

SIMONE.

Permettez-moi de ne voir dans cette affirmation qu'une de ces galanteries dont on ne pense pas un mot.

LUCIEN.

Ah! je vous jure bien que ce que je dis là, je le pense. Je n'insisterai pas de peur de vous ennuyer. Mais si vous me congédiez, je ne sais vraiment pas où je passerai ma soirée.

SIMONE.

Vous voilà bien embarrassé.

LUCIEN.

Mais certainement.

SIMONE.

A d'autres! Vous irez au cercle.

LUCIEN.

Merci bien.

SIMONE.

Ou... ailleurs.

LUCIEN.

Mais où?

SIMONE.

Rue d'Anjou, par exemple.

LUCIEN.

Rue d'Anjou! qui vous a dit?

SIMONE.

C'est donc vrai? Qui m'a dit cela? qu'importe, du moment que je le sais!

LUCIEN.

Ah! L'on m'a calomnié, sans doute!

SIMONE

Calomnié? En quoi calomnié? On m'a dit que vous aviez rue d'Anjou un logement ignoré de Rose et l'on en a conclu que vous étiez fatigué de la vie conjugale et que vous cherchiez des distractions au dehors. Voilà ce qu'on m'a dit et c'est ce que pensera et dira tout le monde. Moi, cependant, j'ai peut-être le droit de penser et de dire autre chose, de penser et

de dire que les hommes ne valent rien; que ceux-là même vers qui l'on se sent le plus attirée ne valent pas mieux que les autres; et que ceux qui ne sont pas brutaux et bornés sont hypocrites et faux ; j'ai le droit de dire que je m'étais abusée sur votre compte, que vos paroles étaient trompeuses, vos exaltations feintes, vos étreintes calculées, puisque, quand vous me juriez une tendresse profonde, vous sortiez peut-être du logis clandestin où vous dissimulez je ne sais quelle liaison facile... Ainsi, tout me manque à la fois! La famille?... La seule parente qui me reste, l'excellente femme qui m'a élevée, est loin d'ici... Mes amies?... l'une se fait un jeu de me torturer, l'autre me soupçonne et m'outrage. Mon mari... n'en parlons pas de celui-là! Vous, enfin... vous à l'affection de qui j'ajoutais foi, vous en la tendresse de qui j'espérais trouver une compensation aux amertumes de ma vie, vous en aimez une autre! et qui, grand Dieu! Tout m'abandonne, je ne puis compter sur personne... Ah! c'est affreux! c'est affreux! je suis la plus malheureuse des femmes!

Elle éclate en sanglots et tombe dans un fauteuil en proie à une sorte de crise de nerfs.

LUCIEN se précipitant vers elle.

Simone! Simone! Chère créature adorée!

SIMONE.

Laissez-moi!

LUCIEN.

Vous pleurez! tu pleures!

SIMONE.

Laissez-moi... Qu'osez-vous me dire?

LUCIEN.

Oh! permettez-moi de bénir ces larmes qui me prouvent

que vous m'aimez. Permettez-moi de laisser déborder ma joie, la joie qui inonde mon cœur. Car tu m'aimes, et je suis digne d'être aimé. Je te l'avais bien dit qu'on m'avait calomnié. Rue d'Anjou, oui, c'est vrai. Mais ne croyez pas que j'y cache une liaison avec quelque femme galante ou avec qui que ce soit. Je vous aime, Simone, et je n'aime que vous. Je vous aime comme jamais homme n'a aimé et avec une telle intensité de passion que, pardonnez-moi ma folie, c'est en pensant à vous, que dis-je? c'est pour vous que j'avais cherché cette retraite, pas assez mystérieuse, hélas!

SIMONE.

Pour moi?

LUCIEN.

Oui! Je me suis dit (me pardonnerez-vous) que grâce à la magnétique puissance de l'amour, grâce aussi à vos malheurs, à vos souffrances, j'arriverais peut-être un jour à vous faire partager ma passion. J'ai donc fait de cette demeure un nid coquet, une sorte de sanctuaire où vous seule êtes attendue. Jamais une autre femme n'en a franchi le seuil ; jamais une autre ne le franchira. Ce lieu est plein de votre image. J'y ai mis toutes les reliques de ma tendresse, comme un enfant : la fleur tombée de vos cheveux, des billets sans importance, mais imprégnés de votre odeur. Lorsque je suis las de la vie, de sa monotonie et de sa platitude, c'est là que je me réfugie, je m'y baigne dans votre souvenir, et je me dis que, dans longtemps, dans bien longtemps, à une époque que je n'ose présager, même vaguement, vous viendrez dans ces lieux tout pleins de vous, où je vous évoque sans cesse, afin d'y rendre votre présence un jour nécessaire... Je me berce dans ces illusions, dans ces rêves, prêtre d'un temple désert qui attend sa divinité. Voilà la vérité, Simone, la voilà stricte et entière. Punissez-moi, si elle vous offense !

SIMONE, très émue, presque haletante.

Non! elle ne m'offense pas!

LUCIEN, la saisissant.

Tu m'aimes donc?

SIMONE.

Eh bien, oui, je t'aime. (Ils s'embrassent sur la bouche). Finissez!... finissez, je meurs.

LUCIEN, la lâchant.

Simone!

SIMONE.

Sortons d'ici, la tête me tourne. J'ai besoin d'air. Tenez, allons chez la princesse. Vous m'accompagnerez.

LUCIEN.

Certes! (A part.) Enfin!

SIMONE.

Voulez-vous sonner, je vous prie? (Il obéit. Entre Julie.) Donnez-moi ce manteau et ce chapeau.

JULIE.

Madame ne dîne pas ici?

SIMONE, s'arrangeant.

Non!

JULIE.

Faut-il dire qu'on attelle?

LUCIEN.

J'ai une voiture.

SIMONE.

Alors, c'est inutile. Je n'ai plus besoin de vous, Julie;

M. Mauryas m'accompagne. (Julie sort. A elle-même.) Comme c'est mal ce que je vais faire !

LUCIEN.

A quoi songez-vous ?

SIMONE.

A rien.

LUCIEN.

Alors, nous allons chez la princesse ?

SIMONE.

Sans doute ! Où voulez-vous que nous allions ? Seulement, il est encore de bonne heure et j'ai un peu mal à la tête, nous ferons un tour auparavant.

LUCIEN.

Si vous vouliez ?...

SIMONE.

Quoi ?

LUCIEN.

Nous pourrions aller jusqu'à la rue d'Anjou. (Mouvement de Simone.) Je voudrais vous montrer, seulement vous montrer, le temple où je vous fais mes dévotions.

SIMONE.

Vous le voulez ?

LUCIEN.

Je vous en prie.

SIMONE, après un silence.

Allons !

Elle lui prend le bras ; ils se dirigent vers la porte.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, MADAME DE CHAUVIÈRES.

Scène vide au lever du rideau. Grand coup de sonnette. Julie entre par la droite, l'air de venir voir qui arrive. En même temps, un domestique introduit

MADAME DE CHAUVIÈRES, qui, à la vue de Julie, lui demande avec une sorte d'effarement.

Julie... ma nièce est-elle de retour?

JULIE, qui a paru étonnée de voir madame de Chauvières.

Mais oui, madame, madame la comtesse est revenue hier soir. Mais madame doit bien le savoir.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Pourquoi le saurais-je?

JULIE.

Puisque c'est des Fondrettes, où elle était allée passer huit jours, que madame est revenue hier soir.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Sans doute, sans doute... Simone vient de passer huit jours auprès de moi, seulement je craignais... je ne savais pas si... Prévenez-la donc de mon arrivée.

JULIE, *voyant entrer Simone.*

Voici madame.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Ah!

Julie sort par le fond.

SCÈNE II

MADAME DE CHAUVIÈRES, SIMONE.

SIMONE, *en déshabillé du matin, l'air épanoui, heureux.*

Comment, ma tante, vous voilà?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Et dans quelles transes, je te le laisse à penser!

SIMONE, *faisant asseoir sa tante et s'asseyant près d'elle.*

Pourquoi ça!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Peux-tu le demander? Comment! après avoir, lors de mon séjour à Paris, conçu de justes inquiétudes sur l'état de ta santé, je pars enfin rassurée, je me réinstalle bien tranquillement aux Fondrettes, où je ne reçois que de bonnes

nouvelles. Puis, brusquement, il y a une dizaine de jours, il m'arrive une lettre de toi, m'annonçant que tu vas passer une semaine aux environs de Paris, mais que tu désires que personne ne le sache, et que tu as écrit à ton mari que tu allais passer ces huit jours auprès de moi...

SIMONE.

Eh bien! qu'y a-t-il de surprenant? Ne puis-je avoir le désir de vivre huit jours, libre et ignorée, sans voir personne?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Mais tous ces mensonges faits à ton mari, à tes gens, et desquels tu me rends complice? La précaution que tu as prise de me demander de te faire parvenir les lettres que Pierre t'adressait aux Fondrettes et de me charger de mettre tes réponses à la poste? Quand une femme agit de la sorte, Simone, ceux qui l'aiment ont toujours le devoir de trembler pour elle.

SIMONE.

Je ne pensais pas vous troubler à ce point pour une chose si simple! Je m'étonne maintenant qu'au reçu de ma lettre vous ne soyez pas venue me rejoindre.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Je m'en serais bien gardée! J'aurais eu trop peur de découvrir des choses sur lesquelles je préfère ne pas être fixée!

SIMONE.

Quelles suppositions avez-vous donc faites?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Moi? aucune! Mais d'autres en ont fait.

SIMONE.

Qui cela?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Que t'importe?

SIMONE.

Je suis bien aise de connaître mes ennemis.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il n'y a pas que la haine qui fasse des suppositions. Il y a aussi la jalousie. Tu n'as pas été seule à m'écrire. Une autre personne s'est adressée à moi.

SIMONE.

Qui?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Madame Mauryas.

SIMONE.

Ah!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il paraît que M. Mauryas s'est absenté de Paris ces jours-ci. Son absence a coïncidé avec la tienne. Rose s'en est émue et m'a écrit pour me transmettre ses inquiétudes.

SIMONE.

Et voilà donc ce qui vous a troublée, mise hors de vous! Cette pécore de Rose! parce que son mari quitte Paris en même temps que moi, elle vous annonce que je suis la maîtresse de M. Mauryas!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Elle ne m'a pas dit ça!

SIMONE.

Et quand cela serait? Est-ce que je suis heureuse? non,

certes. Vous m'avez mal mariée, ma tante, et M. Mauryas est précisément l'homme que j'avais rêvé pour mari. De mon côté, je suis une autre femme que Rose... qu'y a-t-il d'étonnant à ce que M. Mauryas m'aime et à ce que je l'aime, moi aussi? En tout cas, qui cela regarde-t-il en dehors de moi et de lui? De quel droit suis-je soumise à des interrogatoires, à un espionnage, à une sorte d'inquisition?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh! là! là! pourquoi cette colère? Est-ce que je t'interroge? Je ne te demande rien, je ne veux rien savoir. Mais la façon dont tu me parles me démontre le déséquilibrement de ton être et que j'avais raison de craindre. Je tremblais, malgré mes remontrances et ta promesse, de ne pas te trouver ici.

SIMONE.

Pourquoi?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Parce que je me suis juré de te sauver, et que j'ai écrit à ton mari.

SIMONE.

A Pierre?... Pour lui dire?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Pour lui dire que tu ne devais pas rester plus longtemps seule et qu'il revienne.

SIMONE.

Et il vous a répondu?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

En m'annonçant son retour pour aujourd'hui même. Je crois qu'il comptait te surprendre. C'est pourquoi je suis accourue.

SIMONE.

Vous avez fait cela? Quelle folie! Que va-t-il penser? Que lui dirai-je? Vraiment, vous m'aimez trop, ma tante, et d'une façon singulière.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tu es sur une pente dangereuse et je veux t'en retirer, voilà tout. Quant à ton mari, c'est moi qui le recevrai. Je ferai en sorte qu'il n'ait pas de soupçons dangereux.

SIMONE.

J'espère bien que vous ne m'abandonnerez pas après m'avoir mise en danger. Vous avez amené vos bagages?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Non. Je les ai laissés à la consigne.

SIMONE.

Je vais les envoyer chercher. (A un domestique qui entre.) Qu'est-ce que c'est?... (Le domestique lui tend une carte qu'elle prend.) Lui!... (Elle ouvre la porte de droite.) Tenez, ma tante, voulez-vous dire à Julie qu'elle s'occupe de cela et qu'elle vous aide à vous installer?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Bon, bon, ne t'inquiète de rien. A tout à l'heure.

SIMONE, la regardant sortir.

A tout à l'heure. (Se tournant vers le domestique.) Faites entrer.

Le domestique sort et une seconde après introduit Mauryas.

SCÈNE III

SIMONE, LUCIEN.

LUCIEN, entrant, allant à elle.

Ma chère Simone...

SIMONE.

Ah! Lucien! c'est le ciel qui vous conduit ici. Parlons peu et vite, le temps presse... Savez-vous qui me quitte?... Ma tante... Et savez-vous ce qu'elle a fait? elle a écrit à mon mari de revenir.

LUCIEN, saisi.

Ah! mon Dieu! Et pour quelles raisons?

SIMONE.

Elle ne lui a pas donné d'autres explications et ne lui en donnera, bien entendu, que d'inexactes. Mais elle lui a dit qu'il fallait qu'il revînt, et il revient, aujourd'hui.

LUCIEN.

Vraiment?

SIMONE.

Oui, c'est ainsi. Je vais revoir mon mari. Mais vous? vous avez déjà revu votre femme. Comment vous a-t-elle reçu?

LUCIEN.

Mon Dieu... J'avais, vous le savez, donné à mon absence ce prétexte : le besoin de m'isoler pour travailler. Rose m'a

demandé de lui montrer ce que j'avais fait. Je lui ai répondu : « plus tard ». Elle n'a pas insisté. Mais elle avait l'air profondément attristé.

SIMONE.

Vous pensez qu'elle a des soupçons?

LUCIEN.

Je ne sais. Ah! Simone... Nous avons été bien imprudents.

SIMONE.

Le regrettez-vous?

LUCIEN, *vivement.*

Non! car nous avons été bien heureux!... (*Avec mélancolie.*) Ces huit jours passés dans un pays où personne ne nous connaissait, à deux pas l'un de l'autre, vous dans une petite maison enfouie au milieu des feuilles, moi à l'auberge, nous voyant chaque jour, et tout le jour... il me semble que ç'a été un rêve... c'en a été un en effet. Voici le réveil. (*Naturellement.*) Il va nous falloir user de mille précautions.

SIMONE.

Des précautions? Tromper... mentir...? Ah non! cela m'écœure. Je ne puis me faire à cette idée ni à une autre, plus écœurante encore.

LUCIEN.

Laquelle?

SIMONE.

Celle du partage. Avez-vous songé à cela? Mon mari va venir. Il va reprendre possession de moi, faire valoir ses droits sur moi, m'imposer de hideux devoirs... Est-ce que vous pourrez supporter cela d'un cœur tranquille?

LUCIEN.

Non, sans doute, et cette seule pensée est pour moi une horrible souffrance... mais le moyen d'éviter?...

SIMONE.

Il y en a un : la fuite!

LUCIEN.

La fuite

SIMONE.

Oui! Repartons sur l'heure, et pour toujours, cette fois!

LUCIEN.

Y songez-vous?

SIMONE.

Certainement, j'y songe. Je ne songe même qu'à cela depuis que j'ai su la nouvelle. C'est une idée qui m'est venue immédiatement, qui s'est présentée à mon esprit comme notre seule ressource. Vous m'aimez, je vous aime; vous n'aimez plus votre femme, je n'ai jamais aimé mon mari. Pour vous soustraire aux plaintives sollicitations de l'une, pour me soustraire aux brutales exigences de l'autre, nous n'avons qu'un parti à prendre, nous en aller. Cela tranche tout, coupe court à tout. C'est le parti le plus simple, le meilleur, le seul, encore une fois, qui soit digne de vous et de moi. Je ne suppose pas que vous puissiez avoir là-dessus une autre opinion que la mienne?

LUCIEN.

Assurément non. C'est un parti héroïque et radical. Mais de telles déterminations sont si graves que, ce me semble, avant de les exécuter, il faut y réfléchir mûrement.

SIMONE.

Réfléchir? Mais je ne le peux pas! Je ne le veux pas!

Ne vous ai-je pas dit qu'il revenait aujourd'hui ? Il sera ici dans quelques heures, dans quelques instants peut-être ! Je ne veux pas le revoir, je ne veux pas lui parler... Que lui dirais-je ? Non, non, partons, et sur-le-champ.

LUCIEN.

Cependant...

SIMONE, *fronçant les sourcils.*

Une objection, encore...

LUCIEN.

Ne faut-il pas tout prévoir? Comment votre mari prendra-t-il votre fuite? Que fera-t-il ?

SIMONE.

Que nous importe !

LUCIEN.

Enfin, s'il nous poursuit !

SIMONE, *avec une nuance de mépris.*

Rassurez-vous ! M. de Stampes a trop de fierté, trop de vanité, si vous aimez mieux, pour se lancer à la poursuite d'une femme qui l'aura quitté. D'ailleurs, je ne pense pas qu'il vous fasse peur.

LUCIEN, *sans conviction.*

Non, certes ; ce que j'en disais, c'était pour vous.

SIMONE.

Je n'ai aucune crainte... Par conséquent... (*Un silence.*) Eh bien ! j'attends.

LUCIEN.

Quoi ?

SIMONE, avec un commencement d'irritation.

Votre réponse!

LUCIEN.

Simone, je vous en conjure, gardez-vous d'agir avec trop de précipitation. En ce moment, en pleine crise, surexcitée par la brusque annonce du retour de M. de Stampes, vous ne tenez compte de rien, aucune considération ne vous arrête, vous êtes résolue à tout abandonner, à rompre violemment en visière à tous les préjugés, à toutes les conventions sociales. Mais qui sait si demain, dans huit jours, dans un mois, dans un an, aux prises peut-être avec les difficultés de la vie matérielle, comparant votre situation nouvelle à l'ancienne, vous ne le regretterez pas Paris, le monde, le rang que vous occupiez, qui sait si vous ne vous repentirez pas...

SIMONE, violemment.

Je ne me repens jamais! Mais vous, qui est-ce qui vous retient? Ce n'est pas Rose, je présume? (Geste de dénégation de Lucien.) Alors, quoi? L'opinion? Le qu'en-dira-t-on? Nous sommes, vous et moi, de taille à braver les sots commentaires du monde. D'ailleurs, à Paris, les scandales vont vite. On parlera huit jours de notre fuite et puis il n'en sera plus question. Quant aux difficultés de la vie, c'est une plaisanterie. Elles n'existeront nulle part, ni pour moi, grâce à ma fortune personnelle, ni pour vous, grâce à votre renommée et à votre talent. Vous n'avez donc rien à m'opposer de sérieux. En vérité, je vous trouve bien hésitant! On dirait que vous cherchez à me faire renoncer de moi-même à mon projet, pour ne pas être obligé de me déclarer nettement que vous ne voulez pas vous y associer. Quoi! il n'y a pas vingt-quatre heures, agenouillé devant moi, entre deux baisers, vous me juriez une éternelle tendresse,

et à la première preuve d'amour que je vous demande, vous vous dérobez!... N'étais-je donc pour vous qu'un caprice?... un nom flatteur à ajouter sur la liste de vos conquêtes? Dois-je croire que vous ne m'aimiez pas, ou que vous ne m'aimez plus?

LUCIEN.

Je vous adore, Simone, comme je vous adorais hier, comme je vous adorerai demain, mais...

SIMONE.

Mais alors, obéissez-moi! Ah! c'est trop discuter. Écoutez-moi bien, afin qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Ou vous ferez ce que je veux, ou je ne vous reverrai de ma vie. Allons, parlez; à quoi vous décidez-vous?

LUCIEN.

A l'obéissance!

SIMONE.

Allons donc! Comme il faut vous prier pour faire votre bonheur!

LUCIEN.

Quand partirons-nous?

SIMONE.

Le plus tôt possible! Tout de suite, si vous voulez.

LUCIEN.

Ah! tout de suite... Vous me donnerez bien le temps de passer chez moi pour faire quelques préparatifs, prendre ce dont j'ai besoin et pour conter à Rose une histoire quelconque...

SIMONE.

Soit!

LUCIEN.

Et puis encore, faut-il savoir où nous irons.

SIMONE.

Oh! n'importe où, (Geste de Lucien.) pourvu que ce soit loin d'ici. Voyons, laissez-moi réfléchir. (Elle bouleverse des papiers, des brochures sur une table.) Il me semblait avoir aperçu ici un indicateur...

LUCIEN, à lui-même.

Sapristi! Comme elle y va. (A Simone.) Eh bien?

SIMONE.

Eh bien, non, je ne trouve pas ce que je cherche. Mais il y a quelque chose de plus simple. Trouvez-vous dans deux heures, gare Saint-Lazare. Nous partirons pour le Havre, ou pour Londres... et ensuite nous verrons... Est-ce dit?

LUCIEN.

C'est dit.

SIMONE.

Dans deux heures?

LUCIEN.

Dans deux heures.

SIMONE.

Bien! Sauvez-vous. Ne perdez pas de temps.

LUCIEN.

A bientôt.

SIMONE.

Et à toujours. (Comme il se dispose à sortir, elle lui prend la tête dans ses mains, et lui baise violemment la bouche.) Va!

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

SIMONE, seule.

Enfin! Dans deux heures... J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut pour prendre ce dont j'ai besoin.

SCÈNE V

SIMONE, MADAME DE CHAUVIÈRES.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Là, à présent, je suis toute à toi.

SIMONE, distraite.

Ah! pourquoi faire?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Comment pourquoi faire? Ne m'as-tu pas priée de ne pas t'abandonner, de recevoir ton mari? Est-ce que tu as changé d'avis par hasard? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose? Ton mari est-il revenu?

SIMONE.

Non! Dieu merci! Pierre n'est pas revenu, et il ne s'est rien passé, rassurez-vous. Seulement, depuis que vous m'avez quittée, j'ai pris une résolution, voilà tout.

MADAME DE CHAUVIÈRES, *fronçant les sourcils.*

Une résolution?

SIMONE.

Une détermination, une décision, si vous aimez mieux. Enfin, il m'est venu une idée, je la crois bonne et je la suivrai.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tu me fais frémir avec tes idées! Qu'est-ce encore que tu médites?

SIMONE.

Permettez-moi de n'en rien dire...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tu n'oses te confier à moi! Il s'agit donc d'une action blâmable ou folle?

SIMONE.

J'estime que non! Mais je crois aussi que de raconter ses projets, cela porte malheur et empêche qu'on ne les réalise... Or, je tiens à mener à bien celui-ci... C'est pourquoi je le tairai... Vous l'apprendrez, soyez tranquille. Mais quand il sera exécuté. Pas avant.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Alors il sera trop tard.

SIMONE.

Pour y mettre obstacle? Sans doute. C'est bien pour cela que je veux garder le silence.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Simone...

SIMONE.

Eh bien?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tu sais quelle tendresse j'ai pour toi. Je t'aime de toute mon âme, de toutes mes forces, de toute la maternité que le ciel m'avait refusée et que j'ai reportée sur toi. Je ne veux m'ériger en juge ni de ta conduite passée ni de ta conduite future... Mon indulgence pour toi va jusqu'à la faiblesse, et tout ce que tu as fait, tout ce que tu feras, je l'excuse... Il est, je crois, difficile d'aller plus loin. Je mets les choses au pis... Je suppose la faute commise... Eh bien, rien n'est perdu, tant qu'elle n'est pas publique, tant que tu es ici, chez toi, la comtesse de Stampes, adulée, honorée, respectée. Ainsi, garde bien ton secret, si tu en as un. Garde-le vis-à-vis de tous, du monde, de ton mari, de moi-même. Oui, c'est vrai, tu as raison de ne me rien dire, et je ne veux rien savoir! Fais ce que tu voudras, mais cache-toi! Consens à sacrifier quelques joies pour sauver toujours les apparences, sauve-les à tout prix. Pas d'esclandre, pas de scandale, je te le demande à mains jointes, garde-toi de déchoir: épargne cette douleur à ma vieillesse.

SIMONE.

Mais puisque je ne vous ai rien dit et que je ne vous dirai rien, c'est bien entendu, et vous même à présent vous voulez que je me taise, pourquoi prenez-vous au tragique des projets que vous ignorez? Pourquoi vous imaginer que je médite le moindre esclandre, le plus léger scandale? En tout cas, quand l'événement vous aura révélé ce que je préparais, vous reconnaîtrez, à la réflexion, que j'ai pris le parti le meilleur, le seul que j'eusse à prendre.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Pour rester honorée?

SIMONE.

Pour être heureuse.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

C'est la même chose! oui, pour une femme comme toi, Simone, il n'y a pas de bonheur possible sans un nom, une situation et du respect quand elle passe. Mets-toi bien cela dans la tête avant d'agir. Voilà ce que je voulais te dire, et, cela dit, je ne te tourmenterai plus.

SIMONE.

Je vous remercie de votre sollicitude...

MADAME DE CHAUVIÈRES, à part.

A quoi songe-t-elle?

SIMONE, à Julie, qui entre.

Qu'est-ce que c'est?

JULIE.

Un commissionnaire vient d'apporter cette lettre pour madame.

SIMONE.

Donnez! (Prenant la lettre.) C'est de Lucien! (Elle l'ouvre fébrilement et lit.) « Chère amie, en sortant de chez vous, je repense à ce dont nous étions convenus. Tant de choses me paraissent s'opposer à la réalisation immédiate de votre désir qu'il me paraît impossible d'y donner suite actuellement. Je n'irai donc pas au rendez-vous fixé. Je vous adjure de réfléchir jusqu'à demain, de bien peser le pour et le contre. Demain, j'irai vous voir, j'aurai réfléchi de mon côté, nous reparlerons de nos projets, mais avec plus de sang-froid et

nous pourrons alors prendre une décision définitive. Croyez, en attendant, que je suis tout à vous. LUCIEN... » Qu'est-ce que cela veut dire?... Il hésite, il a peur!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien, Simone, qu'y a-t-il?

SIMONE.

Rien! (A Julie.) Julie?... ce commissionnaire, où est-il?

JULIE.

Il est parti, madame.

SIMONE.

Parti, sans attendre la réponse?

JULIE.

Il a dit qu'il n'y avait pas de réponse.

SIMOME, saisie.

Ah! (A elle-même.) C'est cela! il ne veut pas de réponse, il veut attendre. (Elle relit la lettre et la froisse en disant avec amertume:) Demain!...

Elle reste pensive.

MADAME DE CHAUVIÈRES, s'approchant de Simone, doucement.

Cette lettre... c'est une mauvaise nouvelle?

SIMONE.

Non, une contrariété seulement... un contre-temps! (Roulement de voitures.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

JULIE.

Madame, je crois que c'est monsieur.

SIMONE.

Lui!

JULIE.

Oui, oui, c'est monsieur.

Elle sort.

SIMONE, à sa tante, précipitamment.

Ma tante, je ne veux pas le voir tout de suite. En ce moment, je n'ai pas la tête à moi. Recevez-le... Faites-le patienter... Dites-lui ce que vous voudrez... Mais que j'aie un peu de répit... le temps de me remettre, n'est-ce pas ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

C'est entendu, je vais le recevoir.

SIMONE.

Merci !

Fausse sortie.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Je lui conterai une histoire quelconque... Et tu seras censée ne pas savoir que c'est moi qui lui ai écrit de revenir...

SIMONE.

Bien.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VI

MADAME DE CHAUVIÈRES, seule.

Pauvre enfant ! Elle est aux trois quarts perdue... Cette lettre, c'est la rupture sans doute... l'abandon... A tout prix, il faut la tirer de là. (Pierre entre par le fond.) Ah !

SCÈNE VII

PIERRE, MADAME DE CHAUVIÈRES.

PIERRE.

Eh bien, baronne, qu'y a-t-il ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Bonjour, mon cher. Rien de grave !

PIERRE.

Comment, rien de grave ! Et vous me rappelez précipitamment, quand je suis loin d'avoir terminé mes affaires...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Permettez ! il n'y avait rien de grave encore, mais ça aurait pu le devenir.

PIERRE.

Expliquez-vous...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien, Simone est venue passer huit jours près de moi, aux Fondrettes. Elle y a vu un jeune homme, un Parisien, un homme du monde, qui a dans le pays des parents avec lesquels j'entretiens des relations de voisinage... Ce jeune homme a fait la cour à votre femme, et, ma foi, les choses prenaient une telle tournure que j'ai cru devoir ramener Simone à Paris et vous rappeler auprès d'elle. Voilà !...

PIERRE.

Qu'est-ce que vous me dites?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

La vérité!

PIERRE.

Comment! Simone! On lui a fait la cour! Et elle se laissait aller... en huit jours?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Mon Dieu, oui.

PIERRE.

Ah! Et qui, d'abord?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Qui?

PIERRE.

Oui, le monsieur, son nom?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il me paraît inutile que vous le sachiez.

PIERRE.

Pardonnez-moi! Je veux...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Rien du tout.

PIERRE.

Mais...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Vous n'avez pas l'intention de provoquer un homme, coupable simplement d'avoir débité des galanteries à une jeune et jolie femme, car il n'y a pas eu autre chose, vous

pensez bien... N'allez pas croire que Simone ait commis la moindre imprudence, se soit compromise en quoi que ce soit. Elle était chez moi, je n'aurais rien toléré d'incorrect. Seulement, j'ai constaté qu'elle se laissait courtiser avec plus de plaisir qu'elle n'aurait dû. Ce n'était pas seulement de la coquetterie. Il y avait chez elle comme de la curiosité et un vague appétit du fruit défendu.

PIERRE.

Diable!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Il m'a semblé enfin qu'elle était dans cette disposition d'esprit où la plus honnête femme, si les circonstances la poussent, si une tentation trop forte s'offre à elle, court grand risque de succomber.

PIERRE.

Mais vraiment, c'est fort inquiétant ce que vous me dites...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Point du tout. Danger connu est à moitié conjuré... Seulement, il faut aviser...

PIERRE.

Que faire?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Voulez-vous que je vous donne franchement mon opinion?

PIERRE.

Certes!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Eh bien... Je pense qu'il y avait du vrai dans ce que Dugast nous avait dit, le jour où nous l'avons fait venir pour examiner Simone. Vous vous souvenez?

PIERRE.

Parfaitement!

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Simone, — cela ne me paraît plus douteux — a des curiosités auxquelles il est temps que vous donniez satisfaction (Mouvement de Pierre.) dans une certaine mesure. Parce que si ce n'est pas vous qui vous acquittez de cette besogne — agréable, au bout du compte — un autre s'en chargera. Pas le monsieur des Fondrettes, — qu'elle ne reverra pas, qu'elle a déjà oublié, — mais un autre, l'inconnu, celui qu'elle rencontrera demain, dans quinze jours. Il s'emparera du cœur de Simone — à moins qu'il ne trouve la place prise. — Prenez-la!

PIERRE.

Ah! je ne peux pourtant pas traiter ma femme comme une fille. Quand on s'engage dans cette voie... périlleuse, on ne sait plus où on s'arrêtera... Jamais je ne me résoudrai...

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Qui vous parle de faire de Simone une fille et de la traiter comme telle? Il n'est pas question de ça. Il s'agit simplement de mettre un peu plus de douceur et de... de mièvrerie dans vos épanchements. Ce dont elle a besoin surtout, c'est, je crois, d'une tendresse... comment dirais-je?... plus câline... Eh bien, câlinez-la... soyez moins mâle et moins brusque...

PIERRE.

Oui, oui... allons, soit! je tâcherai. Sans aller trop loin, je crois qu'on peut en effet trouver un moyen terme. Je le trouverai. Tranquillisez-vous. Je mettrai vos conseils à profit.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Faites, vous vous en trouverez bien. — Voici Simone, (*A part, la regardant*) plus calme.

SCÈNE VIII

PIERRE, SIMONE, MADAME DE CHAUVIÈRES.

PIERRE.

Bonjour, ma chère.

SIMONE.

Bonjour, Pierre.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Moi, je m'en vais.

SIMONE.

Vous ne sortez pas ?

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Si, j'ai des courses à faire. Et puis je compte aller chez madame Mauryas... prendre de ses nouvelles.

SIMONE.

Mais... elle va bien.

MADAME DE CHAUVIÈRES.

Tant mieux. Mais je tiens à la voir.

SIMONE.

Ah !

Madame de Chauvières sort par le fond.

SCÈNE IX

PIERRE, SIMONE.

SIMONE, après un silence embarrassé.

Vous avez avancé votre retour ?

PIERRE.

Mais oui.

SIMONE.

Vos affaires se sont terminées plus tôt que vous ne pensiez ?

PIERRE.

Non. Et je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu.

SIMONE.

Alors ?

PIERRE.

Je suis revenu tout de même. A cause de vous.

SIMONE.

De moi ?

PIERRE.

Mon Dieu, oui. Je me suis rappelé ce que vous m'avez dit le jour de mon départ.

SIMONE.

Ah! quoi donc?

PIERRE.

Vous ne vous rappelez pas? Vous m'avez exprimé très gentiment le désir de m'accompagner — ce qui n'était pas possible. — Vous craigniez, disiez-vous, de vous ennuyer en mon absence. Sur le moment, je n'ai tenu compte ni de vos prières ni de vos appréhensions, mais, une fois éloigné de vous, j'y ai repensé. Je me suis dit qu'en effet, la solitude n'avait rien de bien gai pour une jeune femme et que l'abandon, si court qu'il dût être, pouvait vous attrister. J'ai eu des remords et j'ai tout quitté pour vous revenir.

SIMONE, glaciale.

C'est trop aimable à vous.

PIERRE.

Ce n'est pas un gros sacrifice que je vous ai fait là. Les affaires passent après vous, ou, pour mieux dire, ma grande, ma seule affaire, c'est votre bonheur. (Physionomie de Simone.) Et, à ce propos, j'ai encore réfléchi à notre façon de vivre. J'ai beaucoup réfléchi durant mon voyage.

SIMONE, ironique.

L'éloignement vous inspire.

PIERRE gaiement.

Mais oui. J'ai donc réfléchi à notre manière d'être ensemble. Et je ne la trouve pas assez intime.

SIMONE.

Je ne me suis jamais plainte.

PIERRE.

Non! Vous ne vous êtes jamais plainte, parce que vous êtes une femme bien élevée, réservée... Mais vous souffrez, Tu souffres... si... si.., Je sais bien ce que Dugast m'a dit.

Aussi, dorénavant, je veux être un mari modèle... ou plutôt un mari exceptionnel, plein de prévenances, de tendresses et de... câlineries. Oui, madame, vous serez câlinée... Et pour commencer... Votre appartement est ici... le mien est là, mauvais système. Il ne fait pas des existences assez mêlées. J'y veux renoncer désormais. Nous n'aurons plus qu'une seule chambre pour nous deux.

SIMONE.

Une... seule chambre?

PIERRE.

Je ne pense pas que cela soit pour vous déplaire?

SIMONE.

Mon Dieu...

PIERRE.

Quoi?

SIMONE.

Certainement, cela me fera grand plaisir. Mais, en ce moment, je suis un peu souffrante. Plus tard, si vous le voulez, nous reprendrons la vie commune.

PIERRE.

Nous ne la reprendrons pas, puisque cette communauté d'existences n'a jamais été en vigueur ici. Nous l'établirons, voulez-vous dire. Certes! Mais non pas plus tard : ce soir même.

SIMONE.

Pas ce soir, je vous en prie.

PIERRE.

Pourquoi?

SIMONE.

Je vous l'ai dit : je suis souffrante.

PIERRE.

C'est justement à cause de cela qu'il ne faut pas remettre mon projet. Je sais mieux que vous, Simone, ce dont vous souffrez et comment y remédier.

SIMONE.

Croyez-vous ? Je crois, moi, que vous vous trompez.

PIERRE.

Point. Je suis sûr d'avoir raison.

SIMONE.

Cependant...

PIERRE.

Ah ! plus de défaites, ou bien je finirais par croire que c'est ma personne qui vous inspire de l'aversion.

SIMONE.

En ce cas, je me soumettrai.

PIERRE.

Et vous verrez que vous serez ravie de vous être soumise. Allons, c'est dit. A partir de ce soir une chambre... Vous voudrez bien donner des ordres en conséquence. Moi, je vais me reposer un peu des fatigues du voyage. Et ce soir, madame, vous posséderez votre mari.

Il sort par le fond.

SCÈNE X

SIMONE, seule.

Voilà donc dans quelles dispositions il me revient! Ce n'était pas assez de sa brutalité : je vais avoir à subir sa galanterie. Qu'est-ce que ma tante a pu lui dire? Et qu'a-t il compris? Ah! peu importe... Ce que je sais, c'est qu'il me menace de ses baisers. Une seule chambre... ce soir même... Non, je ne le supporterai pas... Il faut absolument que Lucien me délivre et me sauve... Il faut que nous partions ensemble... avant ce soir. (Elle s'assied à une table et écrit fiévreusement.) « Depuis que je vous ai vu, la situation s'est encore aggravée. Au nom de notre amour, et si vous tenez à ma vie, soyez à cinq heures au rendez-vous, prêt à partir. Si je ne vous y trouvais pas, je serais capable de tout. Mais vous viendrez, n'est-ce pas? Répondez-moi, et que ce soit : oui. » (Entre Julie.) Julie, faites porter cette lettre chez M. Mauryas. On ne la remettra qu'à lui-même... S'il n'y est pas, on l'attendra. Il faut qu'on me rapporte une réponse.

JULIE.

Bien, madame.

SIMONE.

Eh bien, dépêchez-vous : qu'est-ce que vous attendez?

JULIE.

C'est que... j'étais venu dire à madame que madame la princesse Danesco est là.

SIMONE.

Ah ! la princesse. Eh bien, faites-la entrer, et envoyez ma lettre tout de suite.

JULIE.

Oui, madame.

Elle sort. Une seconde après, entre Irène.

SCÈNE XI

IRÈNE, SIMONE.

IRÈNE, *entrant.*

Eh bien, chère, vous voilà donc revenue?

SIMONE.

Bonjour, princesse... Comme vous voyez.

IRÈNE.

Je suis venue deux fois pour vous voir, la semaine dernière. On m'a dit que vous étiez à la campagne.

SIMONE.

Oui, en l'absence de mon mari, je suis allée passer quelques jours aux Fondrettes, auprès de ma tante.

IRÈNE.

Besoin de vous reposer ?

SIMONE.

J'avais besoin de repos, oui. Et puis, je craignais de m'ennuyer seule à Paris.

IRÈNE.

Le séjour des Fondrettes ne doit pas être bien folâtre.

SIMONE.

Je ne voudrais pas y vivre... mais pour quelques jours...

IRÈNE.

Sans doute... (Un silence.) M. Mauryas aussi s'est absenté en même temps que vous.

SIMONE.

Ah!

IRÈNE.

Vous l'ignoriez?

SIMONE.

Naturellement... puisque j'étais partie.

IRÈNE.

C'est juste... Ah! il aurait pu vous faire part de son intention. Moi, c'est sa femme que j'ai rencontrée et qui m'a dit que M. Mauryas était allé passer huit jours à la campagne; seulement, lui, c'était aux environs de Paris. Et puis, ce n'était pas, comme vous, pour se reposer... C'était pour s'isoler et travailler... orchestrer je ne sais quoi... Du moins, c'est ce qu'il avait conté à Rose. Il faut croire qu'elle n'est pas jalouse, car elle n'en a pas demandé plus long.

SIMONE.

Pourquoi serait-elle jalouse? l'explication est vraisemblable.

IRÈNE.

Ça ne veut pas dire qu'elle soit vraie. (Riant.) Moi, j'ai idée que ce que Mauryas était allé orchestrer, c'était un duo d'amour... (Geste de Simone.) Vous ne croyez pas?

SIMONE.

Je n'en sais rien.

IRÈNE.

C'est vrai... D'ailleurs, si par un hasard extraordinaire, vous le saviez, vous ne le diriez pas...

SIMONE, troublée, vivement.

Pourquoi ?

IRÈNE, avec un regard railleusement scrutateur.

Mais... par égard pour votre amie Rose.

SIMONE, amèrement.

Oh ! oui.

IRÈNE, même jeu.

Vous êtes toujours dans les meilleurs termes avec elle?

SIMONE, avec effort.

Avec... Rose? sans doute ! Pourquoi voudriez-vous que notre amitié se fût altérée ?

IRÈNE.

Pour rien. Mais les amitiés entre femmes... On ne sait jamais. Qu'avez-vous ? Vous souffrez ?

SIMONE.

Moi ?

IRÈNE.

Oui, vous avez l'air mal à l'aise ?

SIMONE.

Je ne suis pas très bien, en effet.

IRÈNE.

Les nerfs, toujours? Prenez ma panacée, mon remède à toute souffrance.

SIMONE.

Quel remède ?

IRÈNE.

La morphine !

SIMONE.

La morphine ? Ah oui... mais vous savez bien que je ne puis pas m'en procurer.

IRÈNE.

C'est-à-dire que Dugast refuse de vous en donner. Mais moi, je vous en ai promis. Et je tiens toujours mes promesses.

SIMONE.

Vraiment, vous m'en donnerez ?

IRÈNE.

Et pas plus tard que tout de suite.

SIMONE.

Ah !

IRÈNE.

Vous vous demandiez peut-être le but de ma visite. Vous me direz que le plaisir de vous voir en est un... plus que suffisant. C'est vrai... Mais, en réalité, je suis venue pour vous apporter ceci.

Elle tire de sa poche un petit flacon et le donne à Simone.

SIMONE, le prenant.

C'est de la morphine ?

IRÈNE.

C'est de la morphine. J'ai pensé vous être agréable en vous en donnant.

SIMONE.

Et vous avez bien pensé. Je vous remercie très vivement. Si jamais je souffre trop, j'en userai...

IRÈNE.

Mais n'en usez qu'avec modération. Il y a là-dedans de quoi tuer plusieurs personnes.

SIMONE.

Ah !... Soyez tranquille. Je ne prendrai que la dose qu'il faudra.

IRÈNE.

Vous avez le petit instrument nécessaire ?

SIMONE.

Je dois en avoir un dans ce meuble. (Elle désigne un petit meuble à tiroirs, dans lequel elle fouille.) Oui, le voilà. Il y a même une aiguille qui n'a pas servi.

Elle repousse le tiroir et pose le flacon de morphine sur une tablette du meuble.

IRÈNE.

Ne laissez pas traîner ce flacon.

SIMONE.

Non, non, je vais le ranger dans un instant.

Elle a regardé à plusieurs reprises du côté de la porte avec une sorte d'impatience et renouvelle ce jeu.

IRÈNE.

Qu'est-ce que vous avez ? Est-ce que vous attendez quelqu'un ?

SIMONE.

J'attends une réponse.

IRÈNE.

Ah ! (La porte s'ouvre, un domestique paraît.) La voici, peut-être.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Mauryas.

SIMONE, saisie.

Rose !

IRÈNE, la regardant.

Oh ! oh !

Le domestique s'efface et laisse entrer Rose.

SCÈNE XI

IRÈNE, ROSE, SIMONE.

ROSE, entrant délibérément.

Bonjour, Simone. Princesse... (A Simone.) Gageons que tu ne t'attendais pas à ma visite ?

SIMONE.

Mon Dieu, non, pas aujourd'hui.

ROSE.

Je viens t'apporter une réponse.

SIMONE.

Une réponse ?

ROSE.

Oui.

Un silence.

IRÈNE, à Simone.

Au revoir, chère belle.

SIMONE.

Vous vous sauvez déjà?

IRÈNE.

Je suis un peu pressée... (A Rose.) Madame...

Rose salue.

SIMONE, la reconduisant.

Merci encore.

IRÈNE.

Tout à votre service!

Elle sort.

SCÈNE XIII

ROSE, SIMONE.

SIMONE.

Tu disais?... Assieds-toi donc.

ROSE.

C'est inutile. Je disais que je viens moi-même t'apporter la réponse à ta lettre.

SIMONE.

Quelle lettre?

ROSE.

Oh! pas de détours!

SIMONE.

Mais...

ROSE.

Je sais tout.

SIMONE.

Tout quoi?... Il n'y a rien.

ROSE.

Ne mens donc pas.

SIMONE.

Rose!

ROSE.

Puisque je te dis que je sais tout. J'ai même ta lettre. Tiens.

Elle lui tend la lettre.

SIMONE la lui arrache violemment.

Tu l'as volée?

ROSE.

Non. Écoute-moi. Tu es la maîtresse de Lucien. (Simone froisse la lettre, puis la déchire en petits morceaux, nerveusement.) Cela devait arriver. C'était fatal, inévitable, du jour où, malgré mes prières et oubliant que j'étais ton amie, tu avais refusé d'éloigner de toi Lucien, du jour où tu persistais à exercer sur lui le pouvoir de tes séductions. Il était certain qu'à jouer ce jeu dangereux, vous deviez subir l'un et l'autre un entraînement irrésistible. Tu te rappelles mes craintes? Je me suis doutée qu'elles s'étaient réalisées, quand vous avez quitté Paris en même temps, lui et toi; j'ai pensé

que tu n'étais pas aux Fondrettes, mais que tu étais allée rejoindre mon mari, c'est-à-dire ton amant. Cependant, je n'ai pas voulu aller vous surprendre. D'abord, j'ai pensé que vos précautions étaient prises. Puis, j'ai craint une scène, une explication violente, et un coup de tête de Lucien, une rupture, un abandon. Mais j'ai écrit à ta tante pour lui dire ce que je croyais, lui faire part de mes angoisses et la prier d'intervenir... Madame de Chauvières est venue me voir, il y a une heure. Elle voulait me rassurer, me donner le change. Pauvre femme! Elle ne sait pas mentir. Son embarras, ses fausses explications et surtout le conseil qu'elle m'a donné en terminant, de faire un voyage avec Lucien, ont encore confirmé mes soupçons. Après son départ, on a apporté une lettre pour Lucien, celle que je viens de te rendre et que tu déchires en ce moment... Il l'a lue! A son trouble, à son agitation, j'ai jugé qu'elle venait de toi. J'ai interrogé mon mari, je l'ai pressé de questions... Je lui ai dit ma tendresse, mes anxiétés, mes tortures... Il s'est mis à pleurer, il s'est jeté à mes genoux et m'a tout avoué en sanglotant; tout: votre amour, sa folie, comment tu t'es donnée à lui, les huit jours passés ensemble à la campagne, le brusque retour hier soir, au reçu d'une lettre de madame de Chauvières; puis la scène que vous avez eue aujourd'hui même, ton impérieuse volonté de me l'enlever pour jamais, de t'enfuir avec lui, et, devant cette résolution insensée, ses hésitations, ses scrupules... Des hésitations, il n'en a plus... Je lui ai fait comprendre à quels périls tu l'entraînais et qu'avec toi la vie devenait pour lui sans issue. Il a imploré le pardon de sa faute et je le lui ai accordé. Pour sceller notre réconciliation, nous allons partir ce soir même pour un second voyage de noces, et, dans quelques mois, lorsque nous reviendrons, nous serons unis par de nouveaux liens que rien ne pourra briser, et toi, il t'aura oubliée. Tâche de l'oublier aussi. C'est moi maintenant qui suis aimée et pour toujours.

Lucien est à moi, je le garde; n'espère plus me le reprendre ni même le revoir. Voilà ce que j'avais à te dire. C'est lui-même qui m'a chargée de te l'aller dire pour que tu saches bien sa décision irrévocable et votre rupture définitive... Je pense que tu n'as rien à répondre?

SIMONE.

Non. Rien!

ROSE.

Alors, adieu.

SIMONE.

Adieu.

Rose sort.

SCÈNE XIV

SIMONE, seule.

Allons! c'est fini. Plus d'espoir. Il m'abandonne! Et pour qui! Pour cette poupée! Pour elle? Non, il a eu peur, voilà tout! C'est la peur seule, la peur de l'opinion, la peur de la lutte, la peur de mon mari qui l'éloigne de moi et le ramène à Rose. Ah! la princesse a bien raison. Tous les hommes... ceux qui ont une énergie virile et qui sauraient vous protéger, ceux-là sont des êtres brutaux, ignorants de toutes nos délicatesses... et les autres, ceux qui savent aimer, comme Lucien, ils ont des natures féminines... et à l'heure du péril ils sont faibles et lâches comme des femmes... « Je suis aimée, dit-elle, et pour toujours! »

Cette Rose! Elle triomphe! La folle! avant trois mois, une infidélité nouvelle m'aura vengée! Seulement, moi, qu'est-ce que je vais faire? Redevenir la femme de mon mari, subir ses caresses grossières, accepter cette prostitution... Ah! cela, non, j'aime mieux mourir. Irène m'en a fourni le moyen... N'est-ce pas elle, de qui les mauvaises paroles m'ont poussée à chercher l'amour? C'est elle qui devait m'apporter la mort. (Elle est allée prendre le flacon de morphine.) Y a-t-il bien là-dedans de quoi se délivrer de la vie? Essayons... (Elle prend dans le tiroir la seringue de Pravaz et la remplit de morphine, puis elle reste immobile et réfléchit. Brusquement, avec résolution :) Oh! oui, oui, je préfère cent fois la mort à l'horreur d'être chaque soir violée par cet homme! (Elle retrousse sa manche gauche, met son bras à nu et s'apprête à se piquer, puis se ravisant :) Au bras? Cela n'irait-il pas plus vite... si je me piquais à la poitrine? Peut-être (Elle a rabattu sa manche, elle dégraffe son corsage, se place devant une glace et cherche un endroit où se piquer. Hésitation. Violemment.) Allons donc! (Elle se pique. Pierre entre par le fond.) Pierre! Il était temps! (Elle pose la seringue et le flacon.)

SCÈNE XV

PIERRE, SIMONE.

PIERRE, avec surprise, à la vue du dégraffage de Simone.

Hé! que faites-vous là?

SIMONE, troublée, se rajustant.

Rien... J'étais mal habillée, je me rhabillais.

PIERRE.

Ici, dans ce salon? Pourquoi n'allez-vous pas plutôt dans votre chambre? ou pour mieux dire, dans notre chambre... puisque, à partir de ce soir, nous n'aurons plus qu'une seule chambre pour nous deux. Cela est bien convenu, n'est-il pas vrai?

Simone l'a écouté dans une attitude immobile, et en lui jetant des regards noirs En disant les derniers mots, Pierre qui s'est approché d'elle, la prend par la taille et cherche à l'embrasser.

SIMONE se dégage, le repousse,. et dit.

Laissez-moi, je vous en prie...

PIERRE.

Eh! là! vous êtes bien farouche. Mon désir est cependant bien compréhensible. J'entre, je vous vois en train de vous rajuster. Cette vue éveille en moi des idées tendres. N'est-ce pas tout naturel? Allons, madame, embrassez votre mari, je vous le demande, je le veux.

SIMONE, se dégageant avec brusquerie.

Et moi, je ne le veux pas.

PIERRE, sur le point de se fâcher, se calme et menace sa femme du doigt en souriant.

C'est de la méchanceté, mais je prendrai ma revanche... ce soir.

SIMONE, avec résolution.

Non, non, ni ce soir, ni jamais.

PIERRE.

Oh! oh!

SIMONE.

Ah! ne riez pas! Vous auriez tort de rire.

PIERRE, stupéfait.

Pourquoi ! Ah çà, qu'est-ce que tu as ?... (Se rapprochant d'elle.) Voyons, ma petite femme...

SIMONE, violemment.

Mais vous ne voyez donc pas que vous m'exaspérez avec vos airs badins ? Je vous ai demandé de me laisser tranquille... encore quelques instants... Ah ! vous m'arrivez avec des velléités galantes ? Faudra-t-il donc, pour y couper court, vous apprendre la vérité ? Quand vous la connaîtrez, vous vous éloignerez de moi, Dieu merci ! car vous jugerez, suivant vos idées et pour parler votre langage, que je ne suis plus digne de vous.

PIERRE.

Plus digne de moi ? Je ne te comprends pas.

SIMONE.

Ah ! non, vous ne me comprenez pas ! Vous n'avez jamais rien compris, rien, pas même la tâche, pourtant facile, dont vous vous chargiez en m'épousant. Vous étiez mon mari, monsieur. Il vous appartenait de réaliser bien des rêves ! C'était votre devoir de me prendre doucement par la main et de m'initier aux amoureuses joies. Vous vous en êtes bien gardé ! Imbu de principes implacables, et possédé de craintes absurdes et offensantes pour moi, vous m'avez maintenue dans une ignorance stupide. Vous ne m'avez rien révélé que votre force et votre violence, presque bestiale. Vous n'avez jamais songé qu'à votre propre satisfaction, si bien que j'étais arrivée à croire que, dans le mariage, dans l'amour, la femme était nécessairement sacrifiée et que toute la félicité était pour l'homme. Tant que cette illusion a duré, j'acceptais avec résignation un rôle que je croyais ne pas pouvoir changer, et je vous supportais. Mais aujourd'hui, il n'en est

plus de même. La vérité m'est connue. Ce que j'ignorais, je l'ai appris. Je sais toute la quantité de rêve, de bonheur, de paradis réalisable ici-bas. Un homme est venu à moi...

PIERRE.

Un homme! Tu es folle!

SIMONE, ensommeillée.

Non, je ne suis pas folle : un homme, vous dis-je!... Ah! bien différent de vous, celui-là! L'initiateur que je n'espérais plus! Il est venu avec une tendresse enveloppante et qui m'a prise tout entière. Il connaît toutes les caresses et m'a causé tous les frissons. Il a fait vibrer en moi toutes les fibres de mon être, qui, avec vous, restaient inertes. Il m'a donné des baisers, ah! des baisers inoubliables. Maintenant, c'est fini! Mais ce sont là des souvenirs que je ne puis arracher de mon cœur. Et, parce que j'ai été désabusée, parce que je sais enfin tout ce que vous m'aviez caché, au lieu de m'être indifférent, vous m'êtes odieux. Je ne peux plus vous subir et je ne vous subirai plus. J'aime mieux dormir.

En disant ces derniers mots, elle s'est assise près d'une table et s'accoude, soutenant sa tête d'une main, dans l'attitude d'une personne qui s'endort.

PIERRE, allant à elle.

Tu as un amant?

SIMONE.

J'ai eu un amant.

PIERRE.

Son nom? (Elle ne répond pas, il la saisit, la force à se lever.) Son nom?

SIMONE, debout, chancelante.

Vous pensez bien que je ne vous le dirai pas.

PIERRE.

Tu me le diras!

SIMONE, s'éloignant.

Je vous assure que non... D'ailleurs, je ne vous dirai plus rien. Je meurs de fatigue... et de sommeil.

Elle se laisse tomber sur un canapé.

PIERRE.

Il s'agit bien de dormir en ce moment! Il s'agit de me répondre. (Il va vers elle et veut la relever. Elle glisse à terre.) Qu'est-ce donc? Elle est évanouie? Simone! Simone! (Il regarde autour de lui, aperçoit la seringue de Pravaz et le flacon de morphine, les prend, les examine, comprend et recule avec effroi, en disant :) Mais non! Elle n'est pas évanouie... Elle est morte! Elle s'est tuée! Pourquoi?

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9242-4-92.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr. c.
HENRY BECQUE	
La Parisienne, comédie en trois actes....................	2 »
ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ	
Le Parfum, comédie en trois actes....................	2 »
Paris fin de siècle, pièce en cinq actes....................	2 »
Les Miettes de l'année, revue en trois actes....................	1 50
HECTOR CRÉMIEUX et PIERRE DECOURCELLE	
L'Abbé Constantin, comédie en trois actes....................	2 »
ALPHONSE DAUDET	
La Lutte pour la vie, pièce en cinq actes....................	2 »
ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Académie française	
Francillon, pièce en trois actes....................	2 »
ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE	
Hamlet, drame en cinq actes, en vers....................	2 »
OCTAVE FEUILLET de l'Académie française	
Chamillac, comédie en cinq actes....................	2 »
EDMOND GONDINET	
Un Parisien, comédie en trois actes....................	2 »
GEORGES LEFÈVRE	
Roméo et Juliette, drame en cinq actes....................	2 »
JULES LEMAITRE	
Mariage blanc, drame en trois actes....................	2 »
C. DU LOCLE	
Salammbô, opéra en cinq actes....................	1 »
AUGUSTE VACQUERIE	
Souvent homme varie, pièce en deux actes en vers.....	2 »

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.


DUE JUN 17 '33

